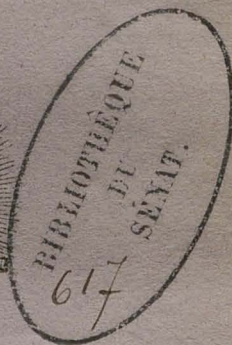
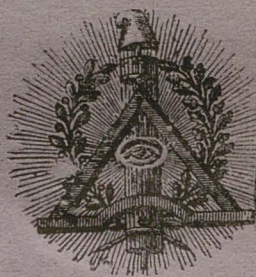


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

CHARLEMAGNE.

AU MANS, IMPRIMERIE DE RENAUDIN.

CHARLEMAGNE,

TRAGÉDIE NATIONALE,

PAR M. RIGOMER BAZIN.



Prix : 1 franc 50 centimes.

AU MANS,

chez LAURENT TOUTAIN, libraire, rue S.t-Jacques.

~~~~~  
1817.



CHARLEMANNE

TRAGDIE NATIONALE

par M. RICHARD BAZIN



Paris : chez la Citoyenne

DE MANS

chez la Citoyenne de la Nation, de la Loi, de la Justice

1793



## PRÉFACE.

---

**SOPHOCLE**, accusé de démence par ses fils, à l'âge de quatre-vingt trois ans, lut devant ses juges sa dernière tragédie qu'il venait de finir : ce fut là toute sa défense, et il fut renvoyé absous.

Prévenu de complots et de machinations contre l'état, je veux dire de folie, je venais de terminer dans ma prison un ouvrage commencé il y a cinq ans dans les cachots ; et à l'instant où je l'adressais au tribunal de l'opinion publique, la liberté m'a été rendue, comme elle m'avait été ravie, sans qu'il m'ait été possible de savoir pourquoi.

La raison de Sophocle fut défendue par son génie : je n'ai pu défendre la mienne que par elle-même ; mais cette différence qui existe entre le poète d'Athènes et moi n'importe pas au fond de la question. L'auteur de Charlemagne a-t-il pu raisonnablement être accusé de folie ? Voilà sur quoi j'ose provoquer le jugement du public.

Je n'ai point présenté ma tragédie au théâtre, parce que j'ai conservé, de la révolution, certaines habitudes qui ne vont plus à certains usages, vestiges de nos anciennes mœurs. Se soumettre à la censure d'une société de comé-



diens, à celle d'un ministre, d'un gentilhomme de la chambre, s'exposer aux affronts de la cabale et de l'esprit de parti, risquer d'être humilié pour le fade plaisir d'être applaudi : toutes ces pratiques rebutantes ne conviennent plus guère au caractère altier d'un nouveau Français.

*Je passe au sujet de ma pièce.*


Dans quelque rang que le hasard l'eût fait naître, Charlemagne eût obtenu ce titre de Grand dont la flatterie honora tant de princes avant leur mort, et que la postérité leur refuse. Il fit tous ses efforts pour rétablir la justice au sein d'une nation barbare que menaçait l'anarchie féodale : les grands conspirèrent à plusieurs reprises contre sa vie ; ils entraînèrent même avec eux Pepin l'un de ses fils, surnommé le Bossu, né d'une concubine. Le mauvais naturel et la difformité de ce jeune prince l'avaient fait exclure du traitement et des honneurs dont jouissaient alors tous les enfans des rois, quelques fussent leurs mères. Déjà même la disgrâce de sa naissance eût suffi pour le priver du droit de succéder au trône, puisque Charlemagne est le premier de nos rois qui ait restreint ce droit aux enfans légitimes, c'est-à-dire nés du mariage unique, sanctifié par la religion.

J'ai voulu peindre l'ascendant que la force morale, réduite à elle seule, est capable de prendre sur la force aveugle des passions humaines armées de toutes pièces. J'ai voulu peindre le grand homme et le grand roi qui, pour faire mieux respecter ses institutions, sut les respecter lui-même. Lorsque Tassillon, duc de Bavière, fut condamné à mort par le Champ de Mars, Charle ne signa point la grâce de ce prince avant de l'avoir demandée au sénat français.



*J'ai changé le nom de Pepin en celui de Carloman que porta un autre fils de Charlemagne. J'ai eu besoin, pour rendre mon action plus dramatique, d'en faire un enfant supposé; je lui ai donné pour père un seigneur français que les historiens nomment Hartrad, et que j'appelle Has-trade, lequel, ainsi que le comte Ysambart, fut le chef d'une des conjurations de ce tems. Fardulfe, un pauvre clerc, découvrit celle de Pepin le Bossu, et je le fais aussi figurer dans ma pièce. Ainsi, j'ai rassemblé toutes ces conspirations en une seule.*

*Charlemagne eut de sincères amis, bonheur inoui chez les rois. J'ai voulu peindre aussi, dans le personnage d'Angilbert, les émotions et les résolutions d'une ame exaltée par le noble sentiment de l'amitié, assez belle pour admirer ce qu'elle aime, assez forte pour aimer ce qu'elle admire.*





## PERSONNAGES.

---

CHARLEMAGNE, roi des Français.

CARLOMAN, cru fils de Charlemagne.

HERMENGARDE, fille d'Agilulfe - Tassillon,  
duc de Bavière.

ANGILBERT, gendre de Charlemagne.

HASTRADÉ,  
YSAMBART, } paladins.  
RODOLPHE, }

FARDULFE, clerc.

EMMA, suivante d'Hermengarde.

UN OFFICIER DU PALAIS.

PALADINS.

GRANDS OFFICIERS DE LA COURONNE.

ÉCUYERS.

HOMMES D'ARMES.

La scène se passe dans le palais d'Aix-la-Chapelle.



---

# CHARLEMAGNE.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une galerie sombre et retirée.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

YSAMBART, RODOLPHE.

YSAMBART.

DEMEURONS, cher Rodolphe, en ce lieu solitaire;

RODOLPHE.

Pourquoi?

YSAMBART.

Notre entretien demande le mystère;  
Nous respirons enfin.

RODOLPHE.

Ah! d'un joug odieux

La honte me poursuit et me pèse en tous lieux;

Il n'est point de repos pour mon âme offensée;

Le tyran vient partout s'unir à ma pensée.

Quel prestige étonnant devant lui me confond;

Enchaîne ma vengeance et fait courber mon front!

Quoi! toujours obéir, et murmurer sans cesse!



YSAMBART.

Chacun, ainsi que vous, rougit de sa faiblesse!  
 Rassasié de gloire, honteux de ses lauriers,  
 On voit, au champ de Mars, chacun de nos guerriers,  
 Sous le voile importun d'un flétrissant hommage,  
 Dissimuler sa haine, abaisser son courage.  
 Des Leudes saliens enfans dégénérés,  
 Avilis sous Martel, d'un vain titre parés,  
 Ces paladins si fiers, soumis aux lois nouvelles,  
 Sont esclaves du prince, et non plus ses fidèles.  
 Les rois vaincus par nous, mis au rang des sujets,  
 Traduits au champ de Mars, subissent nos décrets;  
 Et nous qui les jugeons, moins libres qu'eux encore,  
 Feignant de mépriser leur voix qui nous implore,  
 Dociles instrumens du monarque vainqueur,  
 Nous prononçons l'arrêt que dément notre cœur.

RODOLPHE.

Oui, nous les punissons d'un effort magnanime:  
 Nous frappons le coupable, et nous aimons son crime.

YSAMBART.

Comte Rodolphe!

RODOLPHE.

Eh-bien!

YSAMBART.

Sous ces dehors trompeurs,  
 La cause des vieux Francs trouvera des vengeurs.

RODOLPHE.

Je n'espère plus rien.

YSAMBART.

Dans ce conseil suprême  
 Où pâlisait jadis l'orgueil du diadème,



Un tyran va subir le sort de Brunchaud.

RODOLPHE.

Eh quoi ! pour Agilulfe on dresse l'échafaud ;  
Des Bavares soumis le duc héréditaire  
Va payer de sa tête un crime imaginaire ;  
Et nous, comte Ysambart, qui l'avons condamné,  
Bientôt couverts du sang de cet infortuné,  
Nous oserions tenter la plus noble entreprise  
Que jamais à nos bras le destin ait permise !

YSAMBART.

Nous l'oserons.

RODOLPHE.

Seigneur, j'ai peine à concevoir  
Tant d'espérance unie à si peu de pouvoir.

YSAMBART.

Un voile est sur vos yeux, et pour qu'il se déchire ;  
Pour éclairer votre ame un instant va suffire.  
Mais avant tout.....

RODOLPHE.

J'entends. Je vous donne ma foi :  
Vos secrets resteront entre le ciel et moi.

YSAMBART.

Des paladins français l'aveugle obéissance  
N'est plus, depuis longtems, qu'une vaine apparence  
Dont l'intérêt de tous, habile à se couvrir,  
Par un terrible éclat va bientôt s'affranchir.  
Le complot est formé : la sagesse y préside :  
Le secret l'enveloppe, et la valeur le guide.

RODOLPHE.

Vos chefs ?



## CHARLEMAGNE.

YSAMBART.

Il n'en est qu'un. Sa voix, dans le conseil,  
Des passions excite ou ralentit l'éveil.  
Profond dans ses desseins, adroit, mais inflexible,  
Il porte un cœur de feu sous un front impassible.  
Quand par lui tout se meut, lui seul est en repos.  
Son courage éprouvé n'éclate qu'à propos.  
Pour défendre nos droits son éloquence brille.  
Une antique noblesse illustre sa famille.  
D'un outrage cruel il veut laver son sang :  
Sa sœur répudiée a quitté le haut rang  
Où triomphe aujourd'hui l'orgueilleuse Fastrade.

RODOLPHE.

A ce portrait, seigneur, je reconnais Hastrade.

YSAMBART.

Je vous parle en son nom : il va paraître ici ;  
Il saura mieux que moi.....

RODOLPHE.

Quelqu'un vient.

YSAMBART.

Le voici.

## SCÈNE II.

HASTRADÉ, YSAMBART, RODOLPHE.

HASTRADÉ.

**D**es paladins Rodolphe embrasse-t-il la cause ?

RODOLPHE.

D'un doute injurieux ma fierté s'indispose.



HASTRADE.

Ce reproche me plaît.

RODOLPHE.

Il en est un encor.....

HASTRADE.

A vos plaintes, seigneur, donnez un libre essor.

RODOLPHE.

Vous avez trop longtems méprisé ma jeunesse;  
Et d'un aveu tardif la prudence me blesse.  
Mais, dans un cœur ami, ces légers mouvemens  
Ne laissent point de place aux longs ressentimens:  
Le mien vous est ouvert : portez-y la lumière:  
J'attends de vos desseins la confiance entière.

HASTRADE.

De ma réserve, ami, vous ne vous plaindrez plus:  
A peine étiez-vous né, quand je les ai conçus,  
Ces courageux desseins nourris par la vengeance,  
Mûris par la pensée et vingt ans de silence.  
Du jour où, parmi nous, admis au champ de Mars,  
Vous pouvez de la guerre affronter les hasards,  
J'ai dû, pour vous connaître, éprouver votre audace;  
De vos pas, en tous lieux, j'ai dû suivre la trace,  
Au souverain conseil épier vos amis,  
De votre jeune cœur sonder tous les replis,  
Et m'assurer enfin que ni remords ni crainte  
Jamais à votre foi ne porteront atteinte.  
Quand d'une telle épreuve on sort avec succès;  
Cher Rodolphe, il est doux d'en excuser l'excès:  
L'appareil imposteur de ce fatal hommage,  
Dont le hardi Martel nous légua l'héritage,



Voile enfin une trame ourdie avec tant d'art  
 Que le piège est partout, et n'est vu nulle part.  
 Les prélats, le palais, le conseil et l'armée,  
 Tout à ce grand dessein porte une ame enflammée.  
 Le vœu que nous formons est le vœu général :  
 Pour s'armer, pour marcher, tout n'attend qu'un signal.  
 Tandis que les Saxons, l'Espagne et l'Italie  
 N'ont qu'un seul sentiment, un seul nœud qui les lie,  
 Au milieu des vassaux dont Charle est entouré,  
 Il ne peut faire un pas sans voir un conjuré.

RODOLPHE.

Et toujours il triomphe, et sa gloire importune  
 Vole encor sur le char de l'aveugle fortune.

HASTRADE.

Sa gloire est notre ouvrage, et nous la détruirons.  
 Instruits par le malheur, on a vu les Saxons,  
 Pour la première fois unis dans leurs retraites,  
 Venger sur le Sinto leurs sanglantes défaites.  
 Déjà, près d'imiter ce parti généreux,  
 Abjurant la discorde, et ralliés comme eux,  
 Las de nous prosterner sous l'orgueil monarchique,  
 Nous retrouvons en nous la fierté germanique.  
 Ce roi, jadis si grand, n'est plus un dieu pour nous :  
 Son front majestueux peut tomber sous nos coups.  
 Sans nous qu'est sa puissance ? une vaine fumée.  
 Ce conquérant fameux sans nous n'a plus d'armée.

RODOLPHE.

Il nous menace encore.

HASTRADE.

Et nous ne tremblons plus.



RODOLPHE.

Agilulfe périt.

HASTRADE.

C'est le sort des vaincus.

RODOLPHE.

C'est de notre ennemi l'ennemi qui succombe :  
Il faudra que son sang sur nos têtes retombe.

HASTRADE.

Agilulfe, seigneur, n'ira point à la mort.

RODOLPHE.

Et qui le sauvera ?

HASTRADE.

Nous.

RODOLPHE.

Maîtres de son sort,  
Aux terreurs du trépas il fallait le soustraire.

HASTRADE.

Ce malheur d'un moment nous était nécessaire ;  
Pour un prince étranger c'est prendre trop de soin :  
Que me font ses terreurs, si j'en avais besoin ?

RODOLPHE.

Seigneur, à ce discours pardonnez ma surprise.

HASTRADE.

Tout cède à l'intérêt d'une vaste entreprise ;  
Et tout conspirateur n'est brave qu'à moitié ;  
Si, méprisant la mort, il connaît la pitié.  
Mais, pour mieux vous guérir d'une crainte funeste,  
Je vais de nos secrets vous dévoiler le reste.



De ce hardi complot les divers élémens,  
 A ne faire qu'un corps préparés dès longtems,  
 Attendaient, pour s'unir, un chef dont la naissance,  
 Chère à tous les Français, méritât la puissance,  
 Et qui, par ses vertus, nous promît un vengeur :  
 Ce chef, je l'ai choisi ; c'est le fils de ma sœur.

RODOLPHE.

C'est le fils du tyran.

HASTRADE.

Indignement parjure ;  
 Charle s'est dépouillé des droits de la nature.  
 Ah ! de mes tendres soins je poursuivrai le prix :  
 Adopté par mon cœur, Carloman est mon fils.  
 J'ai nourri son enfance et guidé sa jeunesse ;  
 Il sera le soutien, l'orgueil de ma vieillesse.  
 Mon ame, pour lui seul, a connu les soucis :  
 Seul il peut les charmer : Carloman est mon fils.  
 Mais, dans ce cœur ardent, un funeste délire  
 Dispute à l'amitié son généreux empire.  
 Il n'ose me parler ; il n'entend plus ma voix ;  
 Et de l'aveugle amour ne suit plus que les lois.  
 La fille d'Agilulfe en ce palais captive,  
 Fuyant tous les regards, languissante et plaintive,  
 Essaie le pouvoir de ses attraits vainqueurs,  
 Voilés par l'innocence, embellis par ses pleurs.  
 De ce fatal poison la dangereuse ivresse,  
 Depuis deux ans entiers, alarme ma tendresse.  
 Hermengarde triomphe ; elle règne en tyran.  
 Amis, c'en était fait : nous perdions Carloman ;  
 Si, trompant mon espoir, le conseil moins sévère  
 De la jeune princesse eût respecté le père.  
 Grâce à l'arrêt fatal, Carloman est à nous.  
 Farouche, impétueux, terrible en son courroux,



Toutes les passions qui dévoreraient son ame  
 Avant que de l'amour il eût senti la flamme;  
 Il va les déchaîner pour venger son amour.  
 La fortune de Charle est à son dernier jour:  
 Ici tout le trahit; avec nous tout conspire.  
 Pour armer nos guerriers un moment va suffire.  
 Dès l'aurore déjà j'ai préparé les miens,  
 Et nous verrons où Charle ira chercher les siens;

RODOLPHE.

Un traître parmi nous pourrait.....

HASTRADE.

Que nous importe?

RODOLPHE.

Ce généreux sang-froid, signe d'une ame forte,  
 Seul de la trahison arrêtant le progrès,  
 Contre un autre ennemi suffirait au succès.

HASTRADE.

Si de quelques dangers nous obtenions la gloire;  
 Seigneur, ils ne pourraient qu'ennoblir la victoire.  
 Nous aurions à les vaincre un courage nouveau:  
 Pour en être effrayés, le prix en est trop beau.  
 Mais dûr-il parmi nous s'élever quelque traître,  
 Il se perdrait lui-même, en se faisant connaître;  
 Il mourrait le premier, et Charle sans appui,  
 Frappé d'un coup plus sûr, tomberait après lui.

RODOLPHE.

Je vous cède, seigneur; ma raison est vaincue:  
 Vous rendez le courage à mon ame abattue.  
 A d'inutiles vœux craignant de me livrer,  
 J'appelais la vengeance, et n'osais l'espérer;



Elle approche. O destin ! à l'instant où je parle,  
Sonne ma dernière heure avec celle de Charle.

YSAMBART.

C'est à nous d'accomplir les décrets du destin.  
Unissons-nous, marchons, le triomphe est certain.  
Qu'attendons-nous, Hastrade ?

HASTRADE.

A cette noble audace

D'un Leude salien je reconnais la race.  
Pour la seconde fois dans ce jour appelés,  
Tous les chefs de l'état au conseil assemblés,  
Et de la liberté profanant le langage,  
Aux volontés du roi vont donner leur suffrage.  
Sans retard et sans bruit il faut voir chacun d'eux :  
De ce soin important je vous charge tous deux.  
Et moi, du jeune prince excitant la colère,  
Je vais armer pour nous le fils contre le père.  
Mais déjà le hasard me l'amène en ces lieux :  
La sombre inquiétude est peinte dans ses yeux ;  
Il soupire, il s'arrête incertain sur sa route ;  
Il me voit, il accourt, il me cherchait sans doute :  
Amis, laissez-nous seuls.

### SCÈNE III.

CARLOMAN, HASTRADE.

CARLOMAN.

UN bruit affreux, seigneur,  
En frappant mon oreille, a déchiré mon cœur.  
Des paladins, dit-on, le suffrage unanime  
Vient d'immoler à Charle une auguste victime.



Échappé du conseil, ce bruit mystérieux,  
Volant de bouche en bouche, a percé dans ces lieux:  
La fille d'Agilulfe alarmée, indécise,  
Sur ce qu'elle doit croire attend que je l'instruise:

HASTRADE.

Oui, prince, l'héritier de ces ducs bavares  
Dont jadis la puissance a bravé tant de rois;  
Agilulfe, au conseil trop pressé de paraître,  
En vain est accouru jurer aux pieds d'un maître  
La foi qu'un souverain ne doit jurer qu'à dieu:  
L'échafaud l'attendait, et dans ce même lieu  
Où déjà les soupçons ont plané sur sa tête,  
Charle, pour l'écraser, tenait la foudre prête.  
Depuis deux ans, seigneur, Alfrid était séduit:  
Au milieu du conseil le perfide introduit.....

CARLOMAN.

Alfrid! ce favori qui, déjà sous son père,  
Des secrets de l'état heureux dépositaire,  
Comblé de ses faveurs, couvert de ses bienfaits;  
Jamais d'aucun revers ne sentit les effets!

HASTRADE.

Lui-même. A nos regards ce ministre infidèle  
Paraît, découvre tout; et sa main criminelle  
Déroule tous les plans qu'Agilulfe a conçus,  
Et les ordres secrets que le traître a reçus.  
Enfin, pour appuyer ses infâmes services,  
Parmi les Bavares il cherche des complices.  
Le duc voit ses sujets devenus délateurs;  
Et ceux qui l'ont suivi sont ses accusateurs:

CARLOMAN.

Il est tems d'éclater: fuyez, honteux scrupules,  
Frein d'un peuple stupide et des esprits crédules;



A vous fouler aux pieds Carloman se résout :  
 Je n'ai plus rien à perdre, et je puis oser tout.  
 Je ne veux plus languir sous le sceptre d'un maître;  
 Fils et frère de rois, j'aspire enfin à l'être.  
 O fille d'Agilulfe, il faut que, sans retour,  
 Je fasse triompher mes droits et mon amour!

HASTRADE.

Prince, vous m'étonnez. Quelle chaleur soudaine!.....

CARLOMAN.

La cause d'Agilulfe est aujourd'hui la mienne.  
 De ses amis connus le supplice est tout prêt :  
 L'arrêt qui le condamne est aussi mon arrêt.

HASTRADE.

Croyez-moi, Carloman, du coup qui le menace  
 Avec trop de ferveur votre esprit s'embarrasse.  
 Dût ce coup éclater, son arrêt ni sa mort  
 Ne peuvent décider ni changer votre sort.  
 Timide, irrésolu, conspirateur vulgaire,  
 Agilulfe subit le desin ordinaire  
 De qui veut entreprendre et ne sait rien oser!  
 Le premier, au conseil, on m'a vu proposer  
 De suivre de la loi la rigueur inflexible.

CARLOMAN.

Que dit-il? Me trompé-je? Il serait donc possible?.....  
 Perfide! il est donc vrai? sans honte et sans pitié,  
 Outrageant les devoirs de la sainte amitié,  
 Des plus chers intérêts ta cruauté se joue.

HASTRADE.

A vous servir, mon fils, Hastrade se dévoue:

CARLOMAN.

Sous ce calme apparent et sous ce froid maintien



Mon cœur déçu pénètre, et devine le tien.

Adieu, traître.

HASTRADE.

Écoutez.

CARLOMAN.

Non.

HASTRADE, (*avec autorité.*)

Demeurez.

CARLOMAN.

Qu'entends-je?

HASTRADE.

Reviens, et ne crains pas que ton ami se venge.

Il pardonne, sans peine, à ton égarement.

CARLOMAN.

Quel langage!

HASTRADE.

Mon fils, demeurez un moment.

CARLOMAN.

Quoi! vous seriez encore à l'amitié fidèle?

HASTRADE.

Par elle je respire, et ne vis que pour elle.

Vous pouvez être ingrat, me quitter, me haïr:

Malgré vous, à sa voix mon sort est d'obéir.

Ma sœur fut votre mère; au printems de sa vie,

Épouse infortunée, elle nous fut ravie.

Son trépas douloureux hâta par le chagrin,

Quoique du sang des rois, vous rendait orphelin;

Si, pour vous, Carloman, portant un cœur de père,

Je n'en eusse montré le sacré caractère.

D'un monarque puissant j'ai vu le fils aîné

Oublié, méconnu, de tous abandonné;



Seul j'osai m'attacher à sa triste fortune.  
 De Charle la faveur me devint importune;  
 Et lorsqu'entre vous deux il m'a fallu choisir,  
 C'est contre lui, c'est vous que j'ai voulu servir.  
 Un retour de tendresse, ou bien l'inquiétude,  
 Sur vous, jusques au sein de notre solitude,  
 Ayant de votre père attiré les regards,  
 Vous fûtes, un instant, l'objet de ses égards.  
 Il voulut vous avoir auprès de sa personne.  
 J'espérai que bientôt le don d'une couronne;  
 Bannissant les rigueurs d'un traitement fatal,  
 De vos frères enfin vous montrerait l'égal.  
 Mais que Charle était loin d'une telle pensée!  
 De vos paisibles jours l'enfance délaissée  
 Fit place aux vains regrets, au tourment imprévu  
 De la fierté blessée et d'un espoir déçu.  
 Objet, n'en doutons point, d'une secrète haine,  
 Chaque moment ajoute au poids de votre chaîne.  
 Sujet presque ignoré, quand vos frères sont rois,  
 Vous conspirez vous-même au mépris de vos droits.

CARLOMAN.

Quel reproche!

HASTRADÉ.

Tandis qu'un sentiment frivole  
 Vous fait tout oublier, le tems fuit et s'envole.

CARLOMAN.

Hastrade, vous osez.....

HASTRADÉ.

Mais j'ai veillé pour vous :  
 Ma main, dans le silence, a préparé les coups  
 Qui frapperont au cœur le monstrueux colosse.  
 Des rivages de l'Elbe aux murs de Sarragosse,



Bientôt les nations, libres dans leur élan,  
N'auront plus qu'à bénir le nom de Carloman:  
Déjà, vous le savez, un parti redoutable  
N'attend, pour éclater, que l'instant favorable:  
Conduite par mes soins, l'élite des Français  
Tourne aujourd'hui vers vous ses regards inquiets:  
Les langueurs de l'amour, ses molles habitudes,  
Votre froideur pour eux et vos incertitudes  
Auraient pu des esprits ralentir la chaleur:  
J'ai su parer enfin à ce dernier malheur.  
Ce jour qui d'Agilulfe éclaire la sentence;  
Prince, je l'ai, pour vous, promis à leur vengeance.

CARLOMAN.

Et pourquoi donc, barbare, au mépris de mes feux,  
Souscrivant le premier à cet arrêt honteux,  
Avoir porté le trouble et l'horreur dans mon ame?

HASTRADE.

Par les illusions d'une amoureuse flamme  
Mon cœur sauvage et fier ne fut jamais séduit:  
J'ignorais les tourmens où sa fureur conduit.  
Rassurez-vous, seigneur, grâce au destin prospère,  
Ce jour va réunir Hermengarde à son père.  
Il a fallu le perdre avant de le sauver,  
Et flatter le monarque avant de le braver.  
A regret des Français reconnaissant l'empire;  
Depuis vingt ans entiers, Agilulfe conspire.  
Ses alliés, par lui tour-à-tour excités,  
Ont en notre pouvoir vu tomber leurs cités.  
Vaincus l'un après l'autre, et chassés de leurs trônes,  
Sur la tête de Charle ils ont vu leurs couronnes,  
Sans avoir d'Agilulfe obtenu les secours.  
Enfin, pour arrêter le torrent dans son cours,



Il veut à la conquête opposer une digue;  
Il forme contre Charle une nouvelle ligue :  
Tout est prêt ; mais , bientôt cédant à la terreur ,  
Ce chef de conjurés tombe aux pieds du vainqueur.  
Il croit , par son hommage , écarter la tempête ;  
L'imprudent au conseil vient apporter sa tête ;  
Dénoncé par les siens , accablé , convaincu ,  
Tremblant et sans défense , il reste confondu.  
Que pouvions-nous pour lui dans ce péril extrême ?  
Agilulfe , seigneur , s'est condamné lui-même.  
Je dirai plus : les chefs de ces peuples divers  
Qui , soumis au tribut , frémissent de leurs fers ;  
Ces ducs qui , sur le Rhin , attendaient sa bannière  
Pour armer contre nous la Germanie entière ,  
D'une égale fureur poursuivent , croyez-moi ,  
Les paladins , et vous , et la France , et son roi.  
Du prince bavarois bénissons l'imprudence :  
Son arrêt du monarque endort la méfiance ,  
Déconcerte la ligue , et laisse aux paladins  
Tout l'honneur d'accomplir de généreux desseins.

CARLOMAN.

Ils sont prêts , dites-vous ?

HASTRADÉ.

Seigneur , ils vous attendent.

CARLOMAN.

Eh bien ! si de moi seul leurs courages dépendent ,  
Je parais à leur tête..... Eh ! qui peut m'arrêter ?  
Mon lâche cœur faiblit , au lieu de s'irriter.  
Quel trouble insurmontable , et quel secret murmure  
Tout-à-coup dans mon ame éveillent la nature ,  
Suspendent ma fureur et viennent m'assaillir ?  
Je demeure immobile , et ne sais que frémir.



HASTRADE.

De votre illustre ayeul rappelez-vous l'exemple :  
L'asile des élus, la sainteté du temple,  
Reçurent l'héritier du trône de Clovis,  
Quand le sage Pepin.....

CARLOMAN.

Il n'était pas son fils :

HASTRADE.

A ces remords tardifs je n'ai rien à répondre ;  
Prince, et tant de faiblesse a droit de me confondre.  
Demeurez, j'y consens, dans votre obscurité ;  
Languissez, sans espoir, sous un joug détesté.  
Qu'abandonné de vous, Agilulfe périsse ;  
Soyez le froid témoin de son affreux supplice ;  
Que la triste Hermengarde.....

CARLOMAN.

Arrêtez, arrêtez !

Il ne périra point ; cruel, vous l'emportez.  
Plus de délais, marchons, volons à sa défense.

HASTRADE.

Où, quand il sera tems..... Hermengarde s'avance.

CARLOMAN.

Je frissonne du coup dont je vais la frapper.  
Dois-je briser son cœur, ou faut-il le tromper ?

HASTRADE.

Pourquoi tromperiez-vous sa douleur incertaine ?

CARLOMAN

Que faire ? hélas ! mon trouble égalera sa peine :



## SCÈNE IV.

CARLOMAN, HERMENGARDE, HASTRADE, EMMA.

HERMENGARDE.

**E**n bien ! seigneur.

CARLOMAN.

Madame..... Il vous sera rendu.....

Je cours au champ de Mars.....

HERMENGARDE.

Tout espoir est perdu.

Sur ce front consterné la sentence est écrite.

CARLOMAN.

D'un funeste devoir il faut que je m'acquitte.

Oui, madame.....

HERMENGARDE.

Je meurs. (*Emma la reçoit dans ses bras.*)

CARLOMAN.

Qu'ai-je fait, malheureux ?

N'aurais-je pas dû fuir ou mieux feindre à ses yeux ?

Par des discours trompeurs je n'irai point, madame,

Essayer vainement de rassurer votre ame.

Aux caprices du sort moi-même accoutumé,

Toujours dans la disgrâce, et toujours opprimé,

Je ne puis employer, sans que mon front rougisse,

Des consolations le vulgaire artifice.

Disposez de ma vie, hélas ! elle est à vous.

La fortune sur moi vient d'épuiser ses coups.



Je suis las de souffrir; j'abjure toute crainte;  
Je vais briser enfin le joug de la contrainte.

HERMENGARDE.

Prince, vous êtes seul.

CARLOMAN.

J'ai des amis nombreux.

HERMENGARDE.

Où sont-ils?

CARLOMAN.

Au conseil.

HERMENGARDE.

Ah! je n'attends rien d'eux.

Viens, Emma.

CARLOMAN.

Je vous suis.

HERMENGARDE.

Écoutez ma prière:

Au devoir filial laissez-moi toute entière;

Demeurez, Carloman. Et toi, soutiens mes pas:

Je vais sauver mon père ou mourir dans ses bras.

SCÈNE V.

CARLOMAN, HASTRADE.

CARLOMAN.

**R**ETOURNEZ au conseil; qu'une plus longue absence  
Ne puisse retarder l'heure de la vengeance.

HASTRADE.

J'y vais.



CARLOMAN.

Et nos guerriers?

HASTRADE.

Par mes soins réunis,  
Tous vos amis, seigneur, déjà sont avertis.

CARLOMAN.

Charle y siègera-t-il?

HASTRADE.

Oui.

CARLOMAN.

J'y vais suivre sa trace.  
Parmi les paladins j'oserai prendre place;  
Et, du haut de son trône, il entendra ma voix  
Tonner au champ de Mars pour la première fois.

*(Ils sortent.)*

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE II.

*Le théâtre représente la salle du Champ de Mars.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLE, HASTRADE, ANGILBERT, YSAMBART,  
RODOLPHE, PALADINS, OFFICIERS DE LA COURONNE.

CHARLE (*sur son trône*).

Ce n'est pas votre roi, guerriers, c'est la patrie  
Que poursuivait, dans l'ombre, une fureur impie.  
De ce vaste complot la longue impunité  
Eût prouvé ma faiblesse, et non pas ma bonté.  
Votre zèle, attentif au salut de la France,  
Se montre enfin docile à ma juste espérance;  
Et, voulant assurer la paix de l'avenir,  
Pourrait chercher encor quelque traître à punir;  
Mais le sombre Germain aujourd'hui nous contemple;  
Et, pour le contenir, il suffit d'un exemple.  
Pour le bien de l'état par ma voix assemblés,  
A des travaux plus grands vous êtes appelés.

Avant que des Pepins on vit l'illustre race  
Par le vœu des Français au palais prendre place;  
La discorde écrivait nos lois en traits de sang,  
Et la France en Europe avait le dernier rang.  
La race de Clovis, en monstres si féconde,  
Expiait l'attentat du fils de Frédégonde,  
Qui, pour flatter les grands, livra sur l'échafaud,  
Aux affronts du soldat, le trône et Brunehaud.



Ces fantômes de rois, successeurs de Clotaire;  
Que frappait tour-à-tour la céleste colère,  
D'un maire ambitieux stupides instrumens,  
Dans l'ombre du palais passaient quelques momens,  
Pour voir fouler aux pieds leur couronne flétrie,  
Et laisser, sous leur nom, opprimer la patrie.  
La France, dans Pepin, couronna la vertu :  
A vos libérateurs cet empire était dû.

De la Celtique enfin les brillantes contrées  
N'attirent plus du nord les hordes conjurées ;  
La barrière de l'Elbe a remplacé le Rhin ;  
Les monts sont, pour jamais, fermés au Sarrazin ;  
L'orgueilleuse Bysance, autrefois sans égale,  
Dans la France aujourd'hui reconnaît sa rivale ;  
Autour de mon empire il n'est plus d'ennemis :  
Ceux que j'ai laissé vivre à mes lois sont soumis.  
O vous, que tant de fois j'ai conduits à la gloire,  
Me disputerez-vous ma plus belle victoire ?  
Ni faible ni tyran, je serai vraiment roi ;  
Et, pour vous dompter mieux, j'ai commencé par moi.  
D'incroyables abus la patrie obsédée  
Est étrangère aux lois, et n'en a pas d'idée.  
Chaque jour on insulte aux devoirs les plus saints :  
Les décrets de dieu même ont cessé d'être craints.  
Nous voyons des prélats l'imprudence fatale  
Donner à leur troupeau l'exemple du scandale,  
Sur leur siège avili dédaigner de s'asseoir,  
Préférer, sans pudeur, le glaive à l'encensoir.  
D'un clergé corrompu la stupide ignorance  
Laisse de nos ayeux s'éteindre la croyance :  
Il ne sait appeler l'offrande à ses autels  
Qu'en les faisant servir d'asile aux criminels.  
Toujours son avarice avec fureur réclame  
Ces biens que lui ravit le vainqueur d'Abdérame ;



Et du monde chrétien les chefs ne savent plus  
 Comment on s'enrichit à force de vertus.  
 Magistrats et guerriers, juges armés du glaive,  
 Craignez qu'aussi l'orgueil trop haut ne vous élève.  
 Qui peut tout ose tout; du crime il est l'appui:  
 Sacré pour les humains, rien n'est sacré pour lui.  
 A nos antiques lois redevenons fidèles;  
 Nos droits et nos devoirs seront tracés par elles:  
 Le peuple aura les siens; le peuple, dans les grands,  
 Verra ses protecteurs, et non plus ses tyrans.  
 Que de la royauté le pouvoir tutélaire  
 Soit, parmi les Français, toujours héréditaire:  
 C'est du bonheur public le plus ferme soutien;  
 Des divers intérêts c'est l'unique lien.  
 S'il arrivait jamais qu'un prince sans courage,  
 Indigne de mon sang, eût ce trône en partage;  
 Qu'il ne sût contenir ni vous ni les prélats,  
 Et que, par sa faiblesse, il perdît ses états;  
 Au milieu des horreurs d'une longue anarchie,  
 Sur ses débris sanglans pleurant la monarchie,  
 Longtems la France entière appellerait en vain,  
 Pour la sauver encore, et Clovis et Pepin.  
 Je veux, pour épargner ces malheurs à la France,  
 Épuiser les secours de l'humaine prudence;  
 Peu sûr d'en préserver un lointain avenir,  
 Sous mes enfans, du moins, je veux les prévenir.  
 De ces honteux tributs, que la loi nous dénie,  
 Il faut que, pour jamais, la rigueur soit bannie.  
 Je veux, du citoyen, que le toit respecté  
 Serve toujours de temple à l'hospitalité;  
 Et que du magistrat la sage vigilance,  
 Aux pas du voyageur s'attachant en silence,  
 Nuit et jour le protège, et détourne les coups  
 D'assassins trop souvent encouragés par vous.



Je veux que la justice en mon nom soit rendue;  
 Que, par moi, sa balance en tous lieux suspendue,  
 Suivant le vœu des lois, libre dans son essor,  
 Cesse enfin d'obéir au poids honteux de l'or.  
 Du respect pour les lois la concorde est la fille:  
 Les Français formeront une seule famille  
 Dont je serai le père, et vous les fils aînés.  
 S'il existait pourtant de ces cœurs obstinés,  
 Méprisant la justice, avarés, insensibles,  
 Aux cris du malheureux toujours inaccessibles,  
 Orgueilleux et jaloux de leurs droits usurpés,  
 De nuire et de haïr sans relâche occupés;  
 On ne me verra point, flattant la tyrannie;  
 Abandonner l'état à leur rage impunie:  
 Souverain défenseur de l'intérêt commun;  
 Le roi d'un peuple libre en sera le tribun.

## ANGILBERT.

Tel est de la vertu le sublime langage,  
 Sire, tels sont les vœux d'un héros et d'un sage.  
 Votre grande ame laisse au vulgaire des rois  
 L'art facile et cruel de gouverner sans lois.  
 Elle aime, elle connaît la véritable gloire.  
 Peu séduit par l'éclat que donnent la victoire  
 Et ces titres pompeux si chers aux conquérans,  
 Vous ne réservez point aux Français triomphans;  
 Pour prix de vos lauriers, la honte des esclaves.  
 O trop heureuse France, ô région des braves!  
 Tes enfans, pour servir d'exemple aux nations,  
 N'attendaient qu'un grand homme; à présent nous l'avons.

## HASTRADE.

A la voix d'Angilbert, sire, j'unis la mienne.  
 Il est beau qu'un monarque ait l'ame citoyenne;



Que, grand aux champs d'honneur, il le soit dans la paix;  
 Que du pouvoir suprême il supporte le faix,  
 Sans qu'aucun mouvement contraire à la sagesse  
 Puisse, un jour, l'accuser d'excès ou de faiblesse:  
 Mais fuyons les écueils: le bien a ses dangers.  
 Doit-on à des esprits inconstans et légers  
 Offrir des nouveautés la séduisante amorce ?  
 A ce peuple grossier apprendra-t-on sa force,  
 Sans exposer la France à des malheurs cruels ?  
 Quel est ce peuple enfin ? quels sont ses droits réels ?  
 Reste impur des Gaulois vaincus par nos ancêtres,  
 N'ayant, depuis Cesar, fait que changer de maîtres,  
 A cultiver la terre en naissant destiné,  
 Par la loi des combats à servir condamné,  
 Sur des droits incertains qu'il n'a pas su défendre  
 Ce ramas d'étrangers n'a plus rien à prétendre.

YSAMBART.

La nation, c'est nous, nous héritiers des Francs.

LES PALADINS.

Oui.

CHARLE.

Des Francs, des Gaulois nous sommes les enfans,  
 A la postérité j'offre l'exemple unique  
 D'un roi qui, pour fonder la liberté publique,  
 N'a pu livrer son ame à de si hauts projets,  
 Sans être combattu par ses propres sujets.

RODOLPHE.

Nous défendons nos droits.

CHARLE.

J'attaque l'imposture,  
 Et saurai dans vos cœurs étouffer le murmure.



RODOLPHE.

Paladins !

CHARLE.

Factieux, taisez-vous devant moi.

HASTRADE, (*bas à Rodolphe.*)

Il n'est pas tems encore.

CHARLE.

Écoutez votre roi.

Je ne souffrirai point qu'un mensonge funeste,  
D'ignorance et d'orgueil trop déplorable reste,  
De mes preux paladins pervertissant l'esprit,  
Usurpe parmi nous un dangereux crédit.  
Français, ne croyez point que jamais l'esclavage  
Des Gaulois subjugués ait été le partage.  
Francs, Gaulois ou Romains, conquérans et vaincus,  
A la voix de Clovis, tous furent confondus.  
Eh ! quand il serait vrai qu'un peuple en sa défaite  
Eût subi jusqu'au bout l'horreur de la conquête,  
Et qu'il eût, dans les fers, perdu la volonté  
De resaisir un jour sa fière liberté ;  
Le fils devra-t-il être enchaîné pour son père ?  
Et de l'humanité l'auguste caractère,  
Dégradé sous le poids d'un éternel affront,  
Cessera-t-il jamais d'être empreint sur son front ?  
Loin de vous et de moi ces barbares maximes !  
N'avez-vous pas assez de vos droits légitimes ?  
Soyez forts pour le bien, pour le mal impuissans ;  
Soyez l'appui du juste et l'effroi des méchans.  
Que toujours la sagesse à côté de vous siège ;  
Et que de la vertu le touchant privilège,  
Du prince et des sujets resserrant l'union,  
Suffise désormais à votre ambition.



SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER.

**P**AR le fils d'Himiltrude Hermengarde conduite,  
Du souverain conseil franchissant la limite,  
Vers ce lieu redoutable ose porter ses pas.

CHARLE.

Que puis-je en sa faveur?..... Je ne la verrai pas,

L'OFFICIER.

Et Carloman, seigneur?

CHARLE.

Gardez-vous qu'il paraisse :

Il n'est pas chevalier.

ANGILBERT.

De la jeune princesse

Il est l'unique appui.

CHARLE.

Les lois ont prononcé.

ANGILBERT.

L'infortuné jamais, par vos mains repoussé,  
Ne manqua, près de vous, de trouver un asile,  
Et n'eut à regretter une plainte inutile.

CHARLE.

Eh bien! qu'elle entre seule. (*A part.*) O terrible devoir!



## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, HERMENGARDE.

HERMENGARDE.

SIRE, j'ai pris conseil de mon seul désespoir :  
Tout ce que j'ose faire, Agilulfe l'ignore ;  
Ce n'est pas lui, c'est moi, sire, qui vous implore.  
Tranquille dans les fers, au trépas résigné,  
Il ne pâlera point quand l'heure aura sonné.  
Mais la prière est-elle interdite à sa fille ?  
Sous un ciel étranger, et loin de sa famille ;  
Si des sujets ingrats sans pitié l'ont vendu,  
Par sa fille du moins il sera défendu.  
Sire, mettez un terme au malheur qui m'accable !  
Ah ! depuis trop longtems, une haine implacable,  
Sans jamais se lasser, a poursuivi les miens.  
La puissance, l'honneur, la liberté, les biens ;  
On leur a tout ravi. Là, dans la même année,  
De Didier, mon ayeul, la fille infortunée,  
Malgré l'appui sacré du pontife romain,  
Voit briller et mourir le flambeau de l'hymen :  
Vous la répudiez, et bientôt elle tombe  
Du trône dans le cloître, et du cloître en la tombe.  
Là, le roi des Lombards, des siens abandonné,  
Didier par vous, seigneur, lui-même est détrôné.  
Enseveli vivant au fond d'un monastère,  
Il lègue sa vengeance à mon malheureux père ;  
Tandis que, chez les Grecs, Adalgise son fils,  
Dévorant les affronts, en butte à leurs mépris ;  
Au lieu d'un prompt secours trouve à peine un asile.  
Enfin aux vœux d'un père Agilulfe est docile ;



Il arme contre vous ; mais quelques trahisons  
 Ayant, sur ses desseins , éveillé vos soupçons ,  
 Le gendre de Didier , pour détourner l'orage ,  
 Deux fois , au champ de Mars , vient prêter son hommage .  
 C'était peu d'un serment pour assurer sa foi :  
 Il fallait un ôtage ; hélas ! et ce fut moi .  
 Après deux ans d'exil , on m'apprend que mon père  
 Par de nouveaux sermens veut éviter la guerre ;  
 Qu'il laisse à d'autres tems le soin de se venger ;  
 Qu'oubliant votre haine et son propre danger ,  
 Il ne songe qu'aux pleurs , aux dangers de sa fille ,  
 Et va la ramener au sein de sa famille .  
 Suivi de ses guerriers , il vient , je le revois ,  
 Et c'est peut-être , ô ciel , pour la dernière fois !  
 Voilà tous mes malheurs : vous seul en êtes cause .  
 A signer notre arrêt votre gloire s'oppose .  
 On dira qu'Agilulfe , au désespoir réduit ,  
 Par vous-même , seigneur , à sa perte est conduit .  
 On dira que du roi la sombre politique  
 Sait créer à propos un danger chimérique ;  
 Que , croyant étouffer des ennemis naissans ,  
 Il frappe , d'un seul coup , le père et les enfans .  
 Mais si d'un coup d'état l'éclat est nécessaire ,  
 Parmi vos alliés pourquoi choisir mon père ?  
 Souverain comme vous , il a les mêmes droits ;  
 Pour juge il ne connaît que le juge des rois .

CHARLE.

Ses ancêtres des miens ont reçu leur puissance ;  
 Deux fois il m'a prêté serment d'obéissance ;  
 Il m'a trahi deux fois .

HERMENGARDE.

Sur les cœurs généreux  
 Le pouvoir des bienfaits est le plus glorieux .



CHARLE.

Madame, il est trop tard. Je dois à la justice  
Laisser un libre cours; et ma main protectrice,  
Respectant du conseil le pouvoir souverain,  
Ne peut de votre père adoucir le destin.

HERMENGARDE.

Si, regrettant lui-même une sentence horrible,  
Ce conseil à mes pleurs n'était pas insensible.....

CHARLE.

Eh bien!

HERMENGARDE.

S'il n'attendait que le vœu de son roi.....

CHARLE.

Je n'ai point d'autre vœu que celui de la loi.

HERMENGARDE.

Sire, la loi punit; le monarque pardonne.

CHARLE.

Oui, des plaisirs parfaits que la clémence donne  
Je connais, je chéris la sublime douceur;  
Mais je sais distinguer le crime de l'erreur.  
J'ai besoin d'un exemple.

HERMENGARDE.

Eh bien! j'offre ma tête:

Que du trône à ce prix la vengeance s'arrête.  
J'implore la faveur d'une si belle mort:  
Des plus fiers conjurés j'ai mérité le sort.  
J'ai cru que de Didier la famille outragée  
Par des fleuves de sang voulait être vengée.  
D'Agilulfe indécis j'ai vaincu les terreurs;  
Il a moins consulté sa haine que mes pleurs.



Toujours, sur les conseils de sa triste prudence,  
Mes imprécations emportaient la balance.  
C'est moi dont la fureur a passé dans son sein,  
Et c'est moi qui lui mis les armes à la main.

CHARLE.

De l'amour filial admirable imposture!

HERMENGARDE.

J'ai dit vrai.

CHARLE.

Calmez-vous.

HERMENGARDE.

J'ai dit vrai, je le jure.

CHARLE.

Je vous pardonne, à vous.

HERMENGARDE.

Et quel sera le sort

De mon père?

CHARLE.

O vertu, que ton pouvoir est fort!

HERMENGARDE.

Grand dieu! fléchis son cœur.

CHARLE.

Écoutez la prière

Que moi-même au conseil je fais pour votre père.

Oui, paladins, sur vous repose son espoir:

Faites grâce; vous seuls en avez le pouvoir.

ANGILBERT.

Nous devons pardonner, quand l'offensé pardonne.



HASTRADÉ.

Oui, déchirons l'arrêt; c'est Charle qui l'ordonne.

RODOLPHE.

On le veut, je fais grâce.

YSAMBART.

On commande, j'absous.

CHARLE.

Vous, paladins, parlez.

UN PALADIN.

Nous obéissons tous;

ANGILBERT.

La sentence fatale enfin est abolie.

HERMENGARDE.

Mon père est donc sauvé!..... (*A genoux.*) Dieu! je te remercie.  
Sire, mon père attend, et les momens sont chers;  
Je vole auprès de lui, je vais briser ses fers.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* HERMENGARDE.

HASTRADÉ.

**H**ERMENGARDE trop loin va porter l'espérance,  
Je veux bien d'Agilulfe effacer la sentence;  
Mais que notre ennemi, fier de ses attentats,  
Pour conspirer encor retourne en ses états;  
Contre son bienfaiteur que sa haine impunie  
Puisse encore aux Lombards joindre la Germanie;  
La raison le défend: qu'il vive, c'est assez.



ACTE II, SCÈNE IV.

33

YSAMBART.

Qu'un cloître soit le prix de ses crimes passés,

RODOLPHE.

Qu'à la France toujours le Bavaïois fidèle  
Adopte, ainsi que nous, une race nouvelle.

ANGILBERT.

N'accorder que la vie! ah! ce fatal présent  
Pour celui qui l'obtient n'est qu'un nouveau tourment,  
Si d'un arrêt de mort l'horrible flétrissure  
Le poursuit, le dénonce à toute la nature;  
Si, de son rang déchû, vil rebut des humains,  
Sous le poids des affronts il traîne ses destins.  
Sire, ne jetez point vos regards en arrière;  
Jugez d'après vous seul: ah! faites grâce entière.

CHARLE.

D'intérêts si divers je réglerai l'accord;  
Mais celui de l'état doit être le plus fort.  
Mon ame sur ce point n'est plus embarrassée;  
Et je vais d'autres soins occuper ma pensée.  
Allez. (*Il descend du trône.*) Comte Angilbert, demeurez.

---

SCÈNE V.

CHARLE, ANGILBERT.

CHARLE.

V  
IENS, mon fils,  
De ton roi malheureux consoler les ennuis.

ANGILBERT.

Sire.....



## CHARLE.

Nous sommes seuls; appelle-moi ton père,  
Ton ami, je le veux.

## ANGILBERT.

Empressé de vous plaire;  
A des ordres si chers, mon père, j'obéis.  
A quels humains, grand dieu! sera-t-il donc permis  
Du bonheur ici bas de savourer les charmes,  
Exempts de noirs soucis, à l'abri des alarmes,  
Si le grand cœur de Charle, hélas! en est troublé.

## CHARLE.

Mon fils, j'en suis ému, mais non pas accablé.  
Du sort, jusqu'à présent, je n'ai point à me plaindre.  
Si, par fois, ses revers semblent vouloir m'atteindre,  
Soumis, j'acquiesce en paix le tribut passager  
Que doivent au malheur le prince et le berger.  
Heureux, dans ses chagrins, le roi dont le cœur aime,  
Et jouit du plaisir d'être aimé pour lui-même!  
La douleur ne saura le frapper qu'à demi,  
S'il peut la défier dans le sein d'un ami.  
Oui, de soucis cruels mon ame est tourmentée:  
Je vois que les excès d'une humeur indomtée,  
Des passions sans frein, un téméraire orgueil,  
Les flatteurs, d'un haut rang ce dangereux écueil,  
Menacent Carloman d'un avenir funeste  
Dont l'horreur, à mes yeux, déjà se manifeste.  
Au frère d'Himiltrude entièrement livré,  
Il prend, de jour en jour, les traits d'un conjuré.  
Mes enfans sont l'objet de sa fureur jalouse.  
Toi, mon cher Angilbert, dont sa sœur est l'épouse,  
Toi, l'ami de son père, il te craint et te fuit.  
Dans tout ce qui m'est cher sa haine me poursuit;



Et, pour m'outrager mieux, son insolence extrême  
Parmi mes ennemis va chercher ce qu'il aime.

ANGILBERT.

Ah! pardonnez, mon père, à ses emportemens,  
Involontaire effet des cœurs nés violens.  
Tout, avec passion, lui plaît ou l'indispose.  
Il ne m'appartient pas d'examiner la cause  
Du traitement sévère et du triste abandon.....

CHARLE.

Parle sans feinte, ami : dis mon aversion :  
A me suivre partout ce sentiment s'obstine :  
Plus je veux le combattre, et plus il me domine.  
Contre moi-même, hélas ! en secret irrité,  
Je n'en cède pas moins à ma sévérité.  
Pour mes autres enfans tu connais ma tendresse ;  
Ma facile indulgence, et presque ma faiblesse.  
D'où vient que, pour lui seul, atteint d'un froid mortel,  
Mon cœur est insensible à l'amour paternel ?  
Mais c'est peu d'être en proie aux peines domestiques :  
Il faut souffrir encor les chagrins politiques,  
Fruit amer et cuisant des contrariétés  
Qu'un esprit de révolte oppose à mes bontés.  
Si j'en crois mes soupçons, Hastrade est un perfide :  
A mes regards perçans une empreinte homicide,  
Malgré tous ses efforts, se montre sur ses traits.  
Dès longtems il nourrit de sinistres projets.  
Juge de ma douleur, si cette ame traîtresse  
De mon fils Carloman corrompait la jeunesse :  
Nous l'avions vu par fois, maîtrisant les esprits,  
Sourdement au conseil diriger les avis.  
Aujourd'hui, moins timide, et dédaignant de feindre,  
Il ose à découvert menacer de m'atteindre.



Excepté toi, mon fils, mes paladins ingrats  
Sont pour lui, contre moi, prêts à suivre ses pas,

## ANGILBERT.

Ils l'abandonneront, grâce au puissant génie  
Dont les soins vigilans gouvernent la patrie.  
Pour détruire vos lois, ou vous porter des coups,  
Il ne pourra jamais s'élever jusqu'à vous.  
Éloignez, ô mon père, éloignez la pensée  
D'avoir à redouter une foule insensée  
Qu'un seul de vos regards réduirait au néant;

## CHARLE.

C'est pour eux, non pour moi, que tu me vois tremblant.  
Ne crains pas, au conseil, que l'homme se trahisse,  
Ni qu'au sein du devoir le monarque fléchisse.  
Mais que ma tâche est rude! et pourquoi le hasard  
Ne m'a-t-il pas fait naître ou plutôt ou plus tard?  
Si, pourtant, avec lui moins froid et moins austère,  
Je pouvais ramener Carloman à son père.  
Oui, je veux, Angilbert, le voir et lui parler;  
De mes cruels dédains je veux le consoler.  
Oui, pour mériter mieux l'autorité suprême,  
Un monarque, avant tout, doit se vaincre lui-même.  
Va, mon fils.

## SCÈNE VI.

CHARLE *seul.*

Nous verrons, dans ce pénible effort,  
Si, plaidant pour ses droits, la nature aura tort.  
Ah! si mes paladins, pleins du même courage,  
Pouvaient à la vertu rendre un fidèle hommage,



Pour la France et pour moi le ciel aurait tout fait;  
Ma gloire serait pure et mon bonheur parfait.  
Mais pourquoi s'abuser? la sombre barbarie  
Tient son sceptre de fer sur ma France chérie;  
Et le tiendra longtems. Dans cette épaisse nuit,  
Ce n'est qu'avec lenteur que la vérité luit.  
Des grandes nations les longues destinées  
Se mûrissent par siècle, et non point par années.

SCÈNE VII.

CHARLE, CARLOMAN.

CHARLE. (*Il s'assied.*)

**A**PPROCHEZ, Carloman. Quelle sombre terreur  
Paraît, à mon aspect, assiéger votre cœur?  
Vous avez, devant moi, le maintien d'un coupable;

CARLOMAN, (*à part.*)

Il sait tout:

CHARLE.

Suis-je donc pour vous si redoutable?  
Ne peut-on m'aborder qu'avec ce trouble affreux,  
La pâleur sur le front, et l'effroi dans les yeux?  
Rassurez-vous, mon fils, et parlez-moi sans crainte;

CARLOMAN, (*à part.*)

Je respire:

CHARLE.

Au tourment d'une longue contrainte  
Je veux faire aujourd'hui succéder entre nous  
Le charme consolant d'un sentiment plus doux;

CARLOMAN.

Sire, à tant de bonté j'étais loin de m'attendre.  
A votre souvenir je n'osais plus prétendre.....



L'illusion d'un songe égare mes esprits.....

Quoi ! sire, vous m'auriez appelé votre fils !

CHARLE.

J'aperçois, Carloman, que votre ame déploie

Ici trop de surprise avec trop peu de joie.

Espérons tout du ciel, du tems et de mes soins.

Moi-même je prétends veiller à vos besoins :

Instruit de vos desirs, je veux les satisfaire.

Ouvrez-moi donc, mon fils, votre ame toute entière.

Dites ce qui l'afflige ou pourrait la flatter.

CARLOMAN.

Sire, vous m'accablez..... Je ne puis résister.....

(à part.)

Insensé, tu te perds.

CHARLE.

Parlez.

CARLOMAN.

(à part.)

Ma voix expire.

Jour fatal !

CHARLE.

Que dit-il ?

CARLOMAN.

Excusez mon délire.....

Ah ! je retrouve enfin le calme et la raison.

De mon égarement j'implore le pardon,

Sire.

CHARLE.

Je vous l'accorde.

CARLOMAN.

Et la même indulgence

Signalant, pour un fils, votre auguste clémence,



Permet donc à ma voix d'exprimer sans détour  
Les desirs que mon cœur forma jusqu'à ce jour ?

CHARLE.

Oui, je le dis encor.

CARLOMAN.

Puisqu'un aveu sincère  
Pent sortir de ma bouche, et ne pas vous déplaire,  
Sire, je vais parler. Dans ce honteux repos  
Où je languis tout seul parmi tant de héros,  
Par un chagrin profond lentement dévorée,  
Combien de fois mon ame, au désespoir livrée,  
Lasse de son tourment et maudissant le sort,  
Au ciel, comme un bienfait, a demandé la mort !  
Je suis né sans famille et n'ai point de patrie,  
Me disais-je, en naissant ma carrière est finie.  
Quel bonheur, quelle gloire espérer, quand je vois  
Mes frères, au berceau, placés au rang des rois ;  
Et moi, le premier né, triste enfant d'Himiltrude,  
N'avoir reçu le jour que pour la servitude ?.....  
Sire, vous connaissez ma peine et mes desirs.

CHARLE.

C'est trop s'abandonner à de vains souvenirs.  
En stériles regrets votre ame se consume.  
Vos plaintes m'ont touché malgré leur amertume.  
Écoutez, Carloman ; et, bientôt mieux instruit,  
Vous verrez, sur vos droits, l'erreur qui vous séduit.  
Je suis roi, je suis père, et, sous ce double titre,  
L'intérêt de l'état est mon unique arbitre.  
Jusqu'à moi l'on a vu les monarques français ;  
Usant d'un privilège interdit aux sujets,  
Rompre ou former les nœuds d'unions passagères  
Que leur avaient permis des lois trop peu sévères.



Jeune, ardent, fils de roi, par l'amour enivré  
 Fidèle à cet usage antique et révééré,  
 Moi-même je suivis la commune habitude,  
 Et mon cœur se rendit aux charmes d'Himiltrude;  
 Quand de la royauté succédant au pouvoir,  
 J'en sus distinguer mieux l'impérieux devoir;  
 Quand je me rappelai par quels tristes ravages  
 Notre France paya les sanglans héritages  
 De Pepin-d'Héristal et de Charle-Martel,  
 Je prêtai devant dieu le serment solennel  
 D'abolir cette loi, source de tant de guerres,  
 Qui sema, de tout tems, la haine entre les frères;  
 C'était peu d'ordonner; il fallait obéir:  
 D'un effort douloureux mon cœur eut à gémir.  
 Je quittai votre mère: au sein de sa retraite,  
 Mon amitié toujours attentive, inquiète,  
 N'a cessé de veiller et sur elle et sur vous.  
 Mais, en proie aux transports d'un sentiment jaloux,....  
 Je m'arrête. A la paix, mon fils, à la justice  
 D'un chimérique espoir faites le sacrifice.  
 Ah! les grandeurs du trône, objet de vos regrets,  
 Auraient bientôt pour vous perdu tous leurs attraits,  
 Si vous les connaissiez. Au fort de la tempête,  
 Et lorsqu'à nous frapper la foudre est toute prête,  
 Vouloir trouver le calme et la sécurité;  
 Au milieu des tourmens chercher la volupté;  
 Espérer d'être libre au sein de l'esclavage:  
 De la soif de régner c'est la fidèle image.

## CARLOMAN.

Sire, d'un tel desir un grand cœur est épris  
 Pour voler à la gloire et servir son pays.  
 Prévoyant les dangers, son courage les brave,  
 Et, pour tendre au succès, ne connaît point d'entrave.



C'est ainsi qu'Héristal, et Martel, et Pepin,  
Du trône à leur famille ont frayé le chemin.

CHARLE.

Sans doute, nous voyons qu'à de longs intervalles,  
Dans les siècles marqués par ces crises fatales  
Qui dérangent par fois l'ordre des nations,  
Le ciel, pour mettre un terme aux révolutions;  
Suscite un bras puissant, conduit par le génie,  
Qui, du sein du cahos, fait naître l'harmonie.  
Alors, prêt à périr, un empire aux abois,  
Par l'excès du malheur rendu libre en son choix;  
Au bras qui l'a sauvé jurant d'être fidèle,  
Prend, sous un nouveau chef, une force nouvelle. (*Il se lève.*)  
Dites-moi, Carloman, quel empire à sauver,  
Quel exploit glorieux, quel trône à relever,  
Demandent aujourd'hui votre appui tutélaire.  
Dans ces vagues desirs cessez de vous complaire.  
Ne peut-on être grand qu'avec le nom de roi?  
Rougissez-vous, mon fils, de marcher après moi?  
J'aime, dans son repos, que votre ame s'indigne,  
Et, pour en juger mieux, j'attendais un tel signe.  
Choisissez votre poste, à l'armée, au conseil;  
Par de nobles essais marquez votre réveil;  
Imitez d'Angilbert la tendre vigilance;  
Défendez la vertu, protégez l'innocence;  
En aimant votre roi, servez votre pays;  
Au rang des chevaliers méritez d'être admis :  
Une autre ambition serait enfin coupable :  
C'est de ma volonté l'arrêt irrévocable.

(*Il sort.*)



## SCÈNE VIII.

CARLOMAN *seul.*

QUE me voulais-tu donc? Dans ma simplicité,  
J'ai donc, un seul moment, pu croire à ta bonté?  
Rebut de ta famille, enfant de ta colère,  
Dois-je à mon ennemi laisser les droits d'un père?  
Non, sous ton joug de fer indignement ployé,  
Je ne trahirai plus l'amour et l'amitié.

( *Il sort.* )

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.

*Même décoration qu'au premier acte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMENGARDE, EMMA.

HERMENGARDE.

OUI, je l'éprouve, Emma, par fois une ame fière  
Peut, même avec orgueil, descendre à la prière.  
De ses nobles soupirs tous les cœurs sont émus,  
Et sa vertu la rend supérieure aux refus.  
L'on se plaît à la voir prier pour ce qu'elle aime;  
Et, toute dans autrui, s'oublier elle-même.  
Pour moi, quelque puisse être, en cette extrémité;  
Le sort qu'on me réserve, avec tranquillité  
Abandonnant au ciel le soin de me défendre;  
Sans prévenir le coup, je dois ici l'attendre.

EMMA.

Charle ne sera point généreux à demi,  
Madame; dès ce jour il devient votre ami.

HERMENGARDE.

Je ne m'abuse point. Cet affligeant mystère,  
Qui préside toujours aux destins de mon père  
Même après le pardon qu'on vient de prononcer,  
Dans son triste silence est facile à percer.

EMMA.

Mais votre père est libre. Hélas! craignez, madame,  
A de vaines frayeurs d'abandonner votre ame.



## HERMENGARDE.

Oui, les sombres cachots pour moi se sont ouverts,  
 Et ma seule présence a fait tomber ses fers.  
 Mais ne vois-tu donc pas que, sous les yeux d'un maître,  
 Il est, ainsi que moi, captif sans le paraître ?  
 On nous retient encor dans ce fatal séjour,  
 Lieux cruels, lieux témoins d'un dangereux amour.  
 Chère Emma, tu l'entends : ton amitié prudente  
 Ignorait la moitié du mal qui me tourmente.

## EMMA.

Hélas ! de la douleur si les accens plaintifs,  
 Ses larmes, ses éclats, ses transports les plus vifs,  
 Sont un soulagement donné par la nature,  
 Qu'il doit être cruel le tourment qu'on endure ;  
 Lorsque, gros de soupirs qu'il voudrait exhaler,  
 Sous le poids de ses maux le cœur n'ose parler !

## HERMENGARDE.

Se plaindre, c'est encore avoir quelque espérance.

## EMMA.

Du mal, comme du bien, une fausse apparence,  
 Madame, trop souvent vient tromper nos esprits.  
 Écoutez votre Emma : sur vos sens interdits  
 Que l'espérance enfin reprenne son empire.  
 Ah ! ne plus espérer de nos maux est le pire.

## HERMENGARDE.

Charle, en maître absolu dictant sa volonté,  
 Voudrait qu'on admirât sa générosité.  
 J'ai voulu le revoir ; mais descendu du trône,  
 Loin de ses paladins, sans sceptre et sans couronne :  
 Emma, je l'ai vu seul. A l'aspect de ce roi  
 Dont le nom m'inspirait un douloureux effroi,



Je cherchais vainement le plus fier des monarques :  
Du pouvoir, à mes yeux, rien n'offrait plus les marques :  
Rentré dans son palais, ce héros redouté  
N'a plus, de la grandeur, que la simplicité.  
Mais il n'a pas longtems abusé ma faiblesse :  
Cet air où respiraient la grâce et la noblesse,  
Ce maintien qui des rois sied à la majesté,  
Ce mélange étonnant de force et de bonté,  
Sur mes esprits troublés ont perdu leur empire,  
Dès qu'aux ordres du roi contrainte de souscrire ;  
Malgré mes pleurs, hélas ! qui semblaient le toucher,  
A ces funestes lieux je n'ai pu m'arracher.

EMMA.

Madame, ce séjour est-il donc si funeste ?

HERMENGARDE.

La vengeance l'habite.

EMMA.

Et Carloman y reste.

HERMENGARDE.

Égaux par le malheur, nos cœurs s'étaient unis :  
D'un innocent amour le ciel nous a punis.  
Il faudra désormais bannir de ma pensée  
L'unique souvenir dont mon ame oppressée,  
Pour ne pas succomber, peut-être avait besoin.  
Veuille m'aider, Emma, dans ce pénible soin.  
La fille d'Agilulfe aimer le fils de Charle !  
Ah ! si par fois ma bouche en sa faveur te parle,  
Si je plains devant toi ce prince infortuné,  
Et si mon faible cœur, par l'amour entraîné,  
Aux droits de la nature insensible peut-être,  
Te semblait, quelque jour, prêt à les méconnaître...



EMMA.

Ah! retenez les pleurs qui roulent dans vos yeux :  
L'ami de Carloman, Hastrade est dans ces lieux. (*Emma s'éloigne.*)

---

## SCÈNE II.

HERMENGARDE, HASTRADE, EMMA.

HASTRADE.

Je remplis à regret un triste ministère :  
Madame, vous sauvez les jours de votre père ;  
Mais aux pieds des autels il demeure enchaîné.

HERMENGARDE.

Les ciseaux vont flétrir son front découronné ?  
Je l'avais bien prévu. Ses orphelins, sa veuve ;  
Doivent, n'en doutons pas, subir la même épreuve ?

HASTRADE.

Je l'ignore.

HERMENGARDE.

Ainsi donc, de l'Europe étonnée  
Un seul homme, à son gré, régit la destinée !  
Il donne aux nations et la guerre et la paix !  
De leurs lois, de leur culte et de leurs intérêts  
Son vouloir, secondé par l'aveugle fortune,  
Partout, sans nul obstacle, est la règle commune !  
De ces peuples conquis les princes détrônés  
N'ont même pas le nom d'esclaves couronnés :  
Le cloître et l'échafaud deviennent leur partage.  
Signalez à présent votre mâle courage,  
Guerriers, princes et rois qui, du joug fatigués,  
Frémissez sous la main qui vous a subjugués ;



Des paladins français espérez l'assistance;  
 Conspirez avec eux pour délivrer la France;  
 Et, pour récompenser vos généreux travaux,  
 Bientôt dans le conseil ils seront vos bourreaux.

H A S T R A D E.

D'un reproche sanglant je respecte la cause;  
 Sur un prompt avenir ma gloire se repose;  
 Je ne la défends pas; aujourd'hui j'aime mieux  
 Paraître entor barbare et perfide à vos yeux,  
 Que d'obtenir de vous, pour un aveugle zèle,  
 Sans l'avoir mérité, le nom d'ami fidèle.  
 Il est beau qu'Hermengarde, en son abaissement,  
 Conservant la fierté d'un noble sentiment,  
 Déploie une douleur puissante et magnanime :  
 Ce ne sont point des pleurs qu'il faut à la victime.  
 D'un cœur qui vous est cher entretenez l'ardeur,  
 Il recevra bientôt le prix de la valeur.

H E R M E N G A R D E.

Quel prix? et quel discours?

H A S T R A D E.

Espérez, Hermengarde :

Une invisible main vous protège et vous garde.  
 Oui, dans l'affreux abyme où vous croyez tomber,  
 Un autre qu'Agilulfe est prêt à succomber.  
 Chérissez Carloman ; affermissez son ame ;  
 Qu'il soit digne de vous.

H E R M E N G A R D E.

Il m'étonne.

E M M A, (*accourant.*)

Madame,

Aux portes du palais et du peuple entouré,  
 Le roi, sans nulle escorte, a longtems demeuré;



Il prêtait à chacun une oreille attentive ;  
 Et les cris répétés : *que le roi Charle vive !*  
 S'élevant tout à coup de mille endroits divers ,  
 Ont , quand il est rentré , fait retentir les airs .  
 Vers ce côté , madame , à pas lents il s'avance .

HERMENGARDE.

Séparons-nous.

HASTRADE.

Pourquoi fuirions-nous sa présence ?

EMMA.

Angilbert l'accompagne , et Carloman aussi.

HERMENGARDE.

Carloman avec Charle !

HASTRADE.

Attendons-les ici.

## SCÈNE III.

CHARLE , CARLOMAN , ANGILBERT , HASTRADE ,  
 HERMENGARDE , EMMA .

CHARLE, (*à Angilbert.*)

**A**MI, ce peuple souffre, il bénit ma présence ;  
 Il n'aura pas en vain imploré ma puissance.  
 Le mal est à son comble ; et le peuple aujourd'hui  
 Contre ses oppresseurs sans moi n'a plus d'appui.  
 Ta voix, me rappelant la misère commune,  
 Jamais, cher Angilbert, ne peut m'être importune.  
 Hélas ! depuis longtemps, pour venir jusqu'à moi,  
 La plainte n'avait plus d'autre organe que toi.  
 Tu ne seras plus seul : dans ce beau ministère  
 Désormais Carloman assistera son frère.



HERMENGARDE.

Quel langage touchant ! sire, et qu'il semble vrai !  
Souffrez qu'à votre fils j'offre un beau coup d'essai.  
La grâce d'Agilulfe est un cruel outrage,  
Si du cloître il subit le honteux esclavage ;  
Si ses fils, dégradés par le fatal ciseau,  
Doivent vivre et s'éteindre en un même tombeau.  
Défendez, Carloman, une auguste famille ;  
Et vous, sire, rendez Agilulfe à sa fille.

CHARLE.

Agilulfe a régné. Mon repos et le sien  
D'une juste rigueur exigent le maintien.  
A vos cruels ennuis je voudrais vous soustraire ;  
Vous trouveriez ici, madame, un second père.  
Libre dans mon palais, de vos paisibles jours  
Vous verriez, près de moi, s'embellir l'heureux cours.

HERMENGARDE.

Ni la pitié d'un roi, ni sa cour, ni le monde,  
Ne pourraient faire trêve à ma douleur profonde.  
Puisqu'il faut s'y résoudre, ah ! qu'il me soit permis  
De rejoindre ma mère et ses malheureux fils :  
J'irai finir près d'eux quelques tristes années.

CHARLE.

Je puis vous élever à d'autres destinées.  
Je vais ôter enfin leurs ducs aux Bavares :  
Sous l'un de mes vassaux ils chériront mes lois ;  
Et, pour cimenter mieux le pacte d'alliance  
Qui bientôt doit unir la Bavière à la France ;  
Pour attacher ce prince au peuple et même à vous,  
Vertueuse Hermengarde, il sera votre époux.

CARLOMAN.

Ah ! sire, quel espoir vous rendez à mon ame !



C'est un espoir trompeur.

CHARLE.

Vous vous troublez, madame.

HERMENGARDE.

Sur un trône illustré par mes nobles ayeux  
Un étranger viendra s'asseoir devant mes yeux!  
Sourde à la voix du sang, j'aurai la barbarie  
D'oublier, en un jour, et famille et patrie!  
Et le vil instrument d'un pouvoir inhumain,  
Il faudra qu'à l'autel il reçoive ma main!  
Ah! d'un cœur inflexible où la vertu repose,  
Sire, ne pensez pas qu'à son gré l'on dispose.  
Celui que votre choix sur le trône aura mis,  
Je le refuserai, fût-ce l'un de vos fils.  
Après un tel aveu, je ne puis rien attendre:  
Un seul parti me reste, et je saurai le prendre. *(Elle sort.)*

#### SCÈNE IV.

CHARLE, CARLOMAN, HASTRADE, ANGILBERT.

CARLOMAN.

**H**ERMENGARDE, arrêtez.

CHARLE.

Que faites-vous?

CARLOMAN.

Je veux

Tenter, en sa présence, un effort plus heureux.  
Justice des humains, ne serais-tu qu'une ombre?  
Elle court vers le cloître : en cet asile sombre  
Tout ira donc périr!



CHARLE.

Quel téméraire élan!

ANGILBERT.

L'amour seul en est cause.

CHARLE.

Est-il vrai, Carloman?

CARLOMAN.

Oui, j'ai voué mon cœur à l'amour, à la gloire.

CHARLE.

Vous en connaîtrez mieux le prix d'une victoire  
Que saura remporter le devoir sur le cœur.

CARLOMAN

Encore un sacrifice. Eh quoi! dans la grandeur  
Dois-je trouver sans cesse un indigne esclavage?  
Et faudra-t-il toujours que mon triste courage,  
Contre moi-même armé, ferme aux plus doux plaisirs  
Un cœur ardent et fier, dévoré de desirs?

CHARLE.

Rendez grâce au destin qui ne vous a fait naître  
Qu'à l'ombre du pouvoir, sous l'empire d'un maître.  
Avec ce cœur farouche et cet emportement,  
De vos plus vils flatteurs méprisables instrument,  
Prodiguant les affronts à la vertu bannie,  
Roi, vous n'auriez d'ardeur que pour la tyrannie.

CARLOMAN.

Que je suis las de vivre!

CHARLE, (à Angilbert.)

Ami, vois le succès

Qui de ma complaisance a couronné l'excès.

En vain j'ai fait parler la voix de la nature:

Des reproches amers, un insolent murmure,



De la rebellion le langage effronté,  
Un scandaleux éclat, ont payé ma bonté.

ANGILBERT.

L'amour au désespoir a causé son délire.

CHARLE.

Irai-je à son amour sacrifier l'empire?

ANGILBERT.

Que, de sa perfidie expiant le long cours,  
Agilulfe en un cloître aille finir ses jours :  
Mais sa fille !

CHARLE.

Combien de coupables intrigues,  
De sourdes trahisons, de complots et de ligues,  
Des enfans de Didier signalant la fureur,  
N'ont-ils pas des Français exercé la valeur ?  
Tu veux qu'autorisant les feux d'un fils rebelle,  
J'aile l'associer à la haine mortelle  
Qui, contre ma famille, arma cette maison !  
J'oublierais du passé la terrible leçon !  
Non ; dans le triste choix qu'on me réduit à faire,  
Il n'est point de malheurs que mon cœur ne préfère  
Au cruel repentir d'avoir, un seul instant,  
Méconnu de l'état l'intérêt tout-puissant.

CARLOMAN.

L'état ! toujours l'état !

ANGILBERT, (*bas à Carloman.*)

Soumettez-vous, mon frère ;  
Vous pouyez, d'un seul mot, désarmer sa colère.

HASTRADE, (*bas à Carloman.*)

Gardez-vous de fléchir.



CARLOMAN.

Un feu consolateur

De mes jours languissans ranimait la chaleur;  
 Tout changeait à mes yeux : dans mon ame ravie  
 Je sentais pénétrer une nouvelle vie;  
 J'étais fier de moi-même, et surpris, et charmé :  
 Je possédais enfin le bonheur d'être aimé.  
 Hélas ! seul jusqu'alors, étranger sur la terre ;  
 Je n'avais du destin connu que la misère :  
 Jamais la douce voix d'un cœur compâtissant  
 N'avait, au fond du mien , porté son tendre accent :  
 Je me crus affranchi des coups de la fortune ;  
 Après cette faveur, j'en voulais encore une :  
 J'espérais voir mes vœux par le sceptre appuyés,  
 Obtenir Hermengarde, et le mettre à ses pieds.  
 Insensé, j'espérais ! et j'osais méconnaître  
 Sous quel astre fatal le ciel m'avait fait naître !  
 Ce n'était du malheur qu'un rapide sommeil :  
 Son trait empoisonné m'attendait au réveil.

CHARLE.

Ayez le cœur d'un fils, soyez sujet fidèle ;  
 Et vous serez heureux.

CARLOMAN.

Point de bonheur sans elle.

CHARLE.

Sortez. (*bas.*) Suis-le, Angilbert.

ANGILBERT.

Quoi ! sire.....

CHARLE.

J'ai besoin

D'entretenir, sur l'heure, Hastrade sans témoin.



## SCÈNE V.

CHARLE, HASTRADE.

CHARLE.

Vous conspirez, Hastrade.

HASTRADE.

Oui, pour sauver l'empire,  
Seigneur, depuis longtems, il est vrai, je conspire.  
A la guerre, au conseil, j'ai servi sous deux rois.  
Quarante ans de travaux, de fatigues, d'exploits,  
Sans que nulle faveur ait payé mes services :  
Voilà mes trahisons, et voilà mes complices.

CHARLE.

J'en sais d'autres encor : vous ne les citez pas.

HASTRADE.

Je vous ai consacré ma fortune et mon bras,  
Sire; mais je l'avoue, emporté par mon zèle,  
Moins adroit courtisan que paladin fidèle,  
Avec trop de chaleur m'opposant à vos lois,  
J'ai par fois au conseil fait entendre ma voix.

CHARLE.

Et, plus souvent par vous avec art dirigée,  
D'un parti turbulent l'audace encouragée,  
Signalant à mes yeux ses impuissans efforts,  
Expirait à mes pieds : vous vous taisiez alors.  
De mes braves guerriers si les esprits mobiles  
A mes vœux paternels se montrent indociles,  
De la rebellion s'ils prennent le chemin,  
Si déjà chacun d'eux arme en secret sa main,



Si leur tête imprudente a défié l'orage,  
Et si la foudre part, ce sera votre ouvrage.

HASTRADE.

Sans le respect profond, sire, qui vous est dû,  
A vos soupçons Hastrade eût déjà répondu.

CHARLE.

Du monarque au sujet oubliez la distance :  
Le ciel mit entre nous une autre différence :  
La solitude ici couvre notre entretien :  
Parlez, conspirateur, parlez, ne craignez rien.

HASTRADE.

Tout autre frémirait à la voix de son maître  
Lui prodiguant les noms de conjuré, de traître ;  
Mais, sire, en cet instant, quelque soit mon malheur,  
De mon roi, sans pâlir, je souffre la rigueur.  
Accusé, de mes pairs j'invoque la justice.

CHARLE.

Lorsque d'un accusé chaque juge est complice,  
Au tribunal des lois il se flatte aisément  
De trouver le triomphe au lieu du châtement.  
L'innocence a des traits qui lui servent de marque,  
Parlez : il n'est ici ni juge ni monarque.  
Charle a son ennemi laisse tous ses moyens ;  
Il se met, pour l'entendre, au rang des citoyens.

HASTRADE.

Sire, vous l'exigez ; sans trouble et sans contrainte,  
Mon ame, devant vous, va dépouiller la feinte.  
Sur le front d'un volcan, oui, vous êtes assis :  
Parmi les paladins vous n'avez plus d'amis.  
Ils tremblent en voyant le pouvoir monarchique  
Arracher de leurs mains la puissance publique,



De leurs voix, au conseil, affaiblir le concours,  
 Et d'un indigne peuple appeler le secours.  
 Les maires du palais, vos ayeux, vos modèles,  
 Avaient à nos ayeux juré d'être fidèles,  
 Lorsque, par leur suffrage, auprès des rois placés,  
 Pour défendre nos droits, leurs droits furent tracés.  
 Ils étaient nos tribuns, quand l'un d'eux se fit prince;  
 Mais chaque duc, au moins, régna sur sa province.  
 Soumis au simple hommage, on vit les paladins,  
 Des intérêts du peuple arbitres souverains,  
 Partager, sous Martel, cet héritage immense  
 Qui livrait au clergé la moitié de la France.  
 D'un trône divisé rassemblant les deux parts,  
 L'heureux fils de Martel r'ouvrit le champ de Mars :  
 C'était nous ramener à la loi primitive;  
 Mais à garder nos droits sa sagesse attentive,  
 Ne voulant point mêler le peuple avec l'état,  
 Aux envoyés du peuple interdit le sénat.

## CHARLE.

Souvent on ne fait pas tout le bien qu'on veut faire :  
 C'est à moi d'achever l'ouvrage de mon père.  
 Je le prévois, Hastrade, il pourra m'en coûter;  
 Mais, dans ce grand dessein, rien ne peut m'arrêter.  
 J'éteindrai le foyer de ces guerres fatales  
 Dont les affreux tableaux noircissent nos annales.  
 Paladins factieux, vous ne parviendrez pas  
 A ralentir mon zèle, à désarmer mon bras.  
 Charle, seul contre tous, de tous sera le maître;  
 Et malgré vous déjà l'ordre commence à naître.  
 Mais d'un sincère aveu bornez-vous là le cours ?

HASTRADE, (*voulant se retirer.*)

C'est assez. Permettez, sire.....



CHARLE.

Parlez toujours!

HASTRADE.

Du mensonge, seigneur, je n'ai point fait l'étude :  
Cessez d'interroger le frère d'Himiltrude.

CHARLE.

D'un implacable orgueil quel détestable accent !  
J'en serais indigné, s'il n'était impuissant.  
De votre sœur, l'amour n'a pas fait une reine :  
Pour laver cet outrage et servir votre haine,  
Que serait-ce d'armer Français contre Français,  
Et d'oser contre moi soulever mes sujets ?  
D'un plus digne attentat votre gloire est avide :  
Pour venger Himiltrude il faut un parricide.

HASTRADE.

Quoi! sire.....

CHARLE.

Vous souffrez durant cet entretien.

HASTRADE.

Mon roi.....

CHARLE.

Je vous l'ai dit, ici le roi n'est rien.  
Peut-être, en d'autres lieux, le destin de la France,  
Pour dicter ses arrêts, attend votre présence ;  
Par moi quelque complot sans doute est dérangé.....  
Vous frémissez tout bas : allez, je suis vengé.

---

SCÈNE VI.

CHARLE *seul*.

**H**ASTRADE veut détruire et ma vie et ma gloire,  
Et du nom de tyran veut flétrir ma mémoire :



Il le veut ! le peut-il ? Non, le ciel, je le sens,  
 Pour borner ma carrière a fixé d'autres tems.  
 A la patrie encor je suis trop nécessaire  
 Pour éprouver sitôt la fortune contraire ;  
 Et quand de ses faveurs j'apercevrai la fin,  
 C'est que j'aurai rempli la tâche du destin.  
 Loin d'arriver au terme, à peine je commence.  
 Par de nouvelles lois régénérer la France ;  
 Sur les rives du Pô planter mes étendarts ;  
 Arracher l'Italie au sceptre des Lombards ;  
 De l'Èbre aux Sarrazins imposer la barrière ;  
 Sous ma seule puissance unir la Gaule entière ;  
 Pour affranchir les mers des pirates du nord,  
 Faire à tout l'occident partager mon effort ;  
 Contr'eux et les Saxons armer la Germanie,  
 Opposer au torrent notre ancienne patrie ;  
 Et, pour mieux couronner de si nobles hasards,  
 Résusciter enfin l'empire des Césars :  
 A de pareils travaux j'ai voué mes années,  
 Et je n'ai point encor rempli mes destinées.

## SCÈNE VII.

CHARLE, ANGILBERT, FARDULFE.

*(Fardulfe reste au fond du théâtre.)*

ANGILBERT.

SIRE, vous m'effrayez. Quoi ! malgré vos périls,  
 Je vous retrouve seul !

CHARLE.

Je t'attendais, mon fils.  
 Que t'a dit Carloman ? et que va-tu m'apprendre ?



ANGILBERT.

Des horreurs : sans frémir, vous ne pourrez m'entendre.  
Dans ce triste récit je n'ose m'engager :  
Chaque instant qui s'écoule est un nouveau danger.

CHARLE.

Que nous veut ce vieillard ? Que cherchez-vous, mon père ?

FARDULFE.

Vous, sire.

CHARLE.

Moi ?

FARDULFE.

Je viens dévoiler un mystère  
Affreux, épouvantable.

CHARLE.

Expliquez-vous, parlez.

FARDULFE.

Sire, vos paladins aujourd'hui rassemblés  
Ont juré.....

CHARLE.

Les cruels !..... Continuez.

FARDULFE.

A l'ombre

D'un portique sacré, lieu solitaire et sombre,  
Vers le milieu du jour, du palais descendu,  
Par des chemins divers chacun d'eux s'est rendu,  
Tandis que, prosterné devant la table sainte,  
Du temple, alors désert, seul je gardais l'enceinte.  
Un silence profond, l'obscurité du lieu,  
Que dis-je ? un coup du ciel, le doigt puissant de dieu,  
A leurs yeux d'un témoin dérobant la présence,  
M'ont transmis du complot l'horrible confidence.



Le plus audacieux, le plus ardent de tous,  
Celui qui veut au roi porter les premiers coups,  
C'est Ysambart.

CHARLE.

Ainsi, ma mort est résolue.

FARDULFE.

Jurée; et du palais la plus secrète issue,  
Par celui qui la garde ouverte aux paladins,  
Introduira, sans bruit, vos lâches assassins.

CHARLE.

Et Carloman?..... Allons, je comprends son silence.  
Ah! le trait est mortel.

ANGILBERT.

Et le moment s'avance.

CHARLE.

Ami, la nuit est loin : ici je peux rester;  
Ils me donnent encor le tems de t'écouter.  
De vos sens trop émus, vieillard, soyez le maître.  
Dis-moi tout, Angilbert; je prétends tout connaître.

ANGILBERT.

Carloman, par votre ordre, avait suivi mes pas.  
Nous éprouvions tous deux un secret embarras;  
Et, croyant triompher de son ame incertaine,  
Je l'avais, sans effort, entraîné chez la reine.  
Resté seul, vers le temple un ange m'a conduit,  
Et, la main sur l'autel, Fardulfe m'a tout dit.

CHARLE.

Vous, Fardulfe, achevez.

FARDULFE.

Déjà la voûte obscure  
Répétait sourdement un lugubre murmure



Qui d'un morne silence était entrecoupé,  
 Lorsqu'enfin Carloman, du palais échappé,  
 S'est fait connaître à tous. Aussitôt sa présence  
 Appaise les esprits, bannit la méfiance.  
 Autour du parricide empressés de s'unir  
 Tous au pied de l'autel se hâtent d'accourir.  
 J'entends l'horrible éclat d'une féroce joie;  
 Le crime, sans pudeur, tout entier se déploie:  
 A servir Carloman chacun se montre prêt;  
 Sa voix perce le bruit, il parle, et l'on se tait:  
 Son discours, inspiré par une sombre rage,  
 De l'infâme conseil décide le suffrage.  
 Chacun, pour le serment, tenait le bras levé,  
 Quand l'ame du complot, Hastrade est arrivé.  
 « Tout repose en ces lieux dans un calme perfide, »  
 A-t-il dit, « et sur l'heure il faut qu'on se décide.  
 » Au peuple, près de lui, laissant un libre accès;  
 » Charle, avec Angilbert, est sorti du palais.  
 » J'étais, à son retour, placé sur son passage;  
 » D'un regard curieux j'observais son visage;  
 » Quand ses yeux pénétrants ont rencontré les miens  
 » Des secrets de mon cœur intrépides gardiens.  
 » Il vient de me parler. Le sort qu'on lui destine,  
 » Charle, n'en doutez pas, le sait ou le devine.  
 » Afin de prévenir l'effet des trahisons,  
 » A des signes communs nous nous reconnaitrons.  
 » Carloman, à l'autel, va recevoir d'avance  
 » Nos vœux et le serment de notre obéissance.  
 » Qu'il vive dans nos cœurs, et meure le tyran!  
 » Paladins, jurons tous de servir Carloman. »  
 Cette formule impie à peine est répétée,  
 Que déjà, loin de moi, la foule est emportée.  
 Seul, au milieu du temple, interdit, frémissant,  
 Et comme réveillé par un songe effrayant,



Mes sens étaient glacés, j'avais l'âme saisie;  
Et la voix d'Angilbert a ranimé ma vie.

ANGILBERT.

Avez-vous entendu ces mots mystérieux  
Que doivent prononcer les rebelles entr'eux?

FARDULFE.

Oui, seigneur.

ANGILBERT.

Quels sont-ils?

FARDULFE.

*Françs, vengeance et couronne.*

ANGILBERT.

Grand roi, de toutes parts, le crime t'environne.

FARDULFE.

Et sa force est là haut.

ANGILBERT.

C'est vous qui m'inspirez,  
Honneur, vertu, patrie; au sein des conjurés,  
De leurs signes trahis trompant le stratagème,  
Par la nuit protégé, je paraîtrai moi-même.  
Suis-je bien sûr, hélas! d'étouffer dans mon cœur  
L'essor de ma pensée et le cri de l'horreur?  
Hastrade, Carloman, pourrai-je vous entendre?  
Oni, traîtres, je le puis; et, pour mieux vous surprendre,  
Je saurais, au besoin, des esprits factieux  
Imiter la démente et le langage affreux.

CHARLE.

Toi, dont la providence embrasse tous les êtres,  
Je me soumets à tout, ô dieu de mes ancêtres!



Trop faible pour juger ces éternelles lois  
Qui règlent le destin des peuples et des rois,  
Sans les examiner, content, je les adore;  
Et pour changer leur cours jamais je ne t'implore.  
Laissez-nous, bon vieillard.

SCÈNE VIII.

CHARLE, ANGILBERT.

CHARLE.

**I**L m'a percé le cœur.  
Mais à ces insensés, va, laissons la terreur.

ANGILBERT.

Le bras d'un furieux est toujours redoutable.

CHARLE.

Quoi! le sens de ces mots n'est-il plus véritable?  
« Pour détruire vos lois, ou vous porter des coups,  
» Il ne pourra jamais s'élever jusqu'à vous. »  
Toi-même tu l'as dit, et j'en crois ton présage.

ANGILBERT.

Du crime, à découvert, l'homicide langage,  
Des trames qu'il ourdit l'artifice profond,  
Sa noirceur, son génie en ressources fécond,  
Son fatal ascendant sur la faiblesse humaine,  
En frappant mes esprits d'une terreur soudaine,  
Sur les bords de l'abyme ont dessillé mes yeux.  
Excepté vous et moi, tout conspire en ces lieux;  
Tout suit le mouvement d'un horrible vestige.  
Pour vous sauver, mon père, il faudrait un prodige;  
Et votre grand courage, affrontant les destins,  
Vous offre seul au fer d'un millier d'assassins.



## CHARLE.

Dans un pressant danger où nul choix n'est à faire,  
C'est se montrer prudent que d'être téméraire.

## ANGILBERT.

Il en est tems encore. O mon père, ô mon roi,  
J'embrasse vos genoux.

CHARLE, (*le relevant.*)

Que veux-tu ?

## ANGILBERT.

Suivez-moi.

Du palais, avant l'heure où le parti s'assemble,  
De nos armes couverts, nous sortirons ensemble;  
Et, chez les Neustriens, mes fidèles soldats,  
Pressés autour de vous, escorteront vos pas.  
Quoi ! vous ne dites rien.

## CHARLE.

Ami, je te rends grâce.

Ici l'on me poursuit, et c'est ici ma place.  
Ne crois pas qu'insensible à tout événement,  
J'oppose à mes dangers un fol aveuglement.  
Je ne suis qu'un mortel ; et la main d'un perfide  
Peut frapper juste au cœur du guerrier intrépide.  
Mais il est des périls que doit braver un roi :  
Mon fils, de tes sermens je dégage ta foi.  
Abandonne ces lieux : ton dévouement stérile  
N'obtiendrait, si je meurs, qu'un trépas inutile.  
Il faut que mon ami, loin de la partager,  
Héritier de ma mort, vive pour la venger.

## ANGILBERT.

Non, je ne parle plus de danger ni de fuite.  
Je reste en ce palais ; je cours armer ma suite ;



ACTE III, SCÈNE VIII.

69

Et, de ces cœurs pervers ralentissant l'effort,  
J'y veux, par mon exemple, éveiller le remord.

CHARLE.

Fuis avec mes enfans.

ANGILBERT.

Je resterai, mon père:

Ne me refusez pas une faveur si chère.

CHARLE.

Ta constance me charme; ami, tu m'as vaincu:

Demeure, j'obéis moi-même à ta vertu.

ANGILBERT.

Voilà mon plus beau jour. Un sentiment de joie  
Se mêle aux noirs soucis où mon ame est en proie.

CHARLE.

Va, le cœur du méchant, rempli d'un vide affreux;  
Dans ses prospérités est toujours malheureux,  
Tandis que l'homme juste, en butte à ses vengeances,  
N'est jamais sans plaisirs même au sein des souffrances.

ANGILBERT.

Quelle ame auprès de vous ne s'agrandirait pas,  
Mon père!

CHARLE.

Ton ami te presse dans ses bras;

ANGILBERT.

L'heure approche.

CHARLE.

Il est tems de commander en maître.

Les ingrats vont enfin apprendre à me connaître.

Par mon ordre, au conseil, va, cours les assembler:

Au lieu de les attendre, il les faut appeler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



## ACTE IV.

*Même décoration qu'au premier acte.**Le jour baisse.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOMAN, HERMENGARDE, EMMA.

HERMENGARDE.

SEIGNEUR, d'un sentiment que réprouve ma gloire  
Il nous faut désormais étouffer la mémoire.  
Le sort de ma famille est fixé sans retour :  
C'en est fait, Carloman, plus d'espoir, plus d'amour.

CARLOMAN.

Plus d'amour ! cet arrêt, sans qu'un remord vous touche,  
Ingrate, aura donc pu sortir de votre bouche !

HERMENGARDE.

Hélas ! où l'honneur parle il n'est point de milieu.  
Mais, avant de nous dire un éternel adieu,  
Je l'avouerai, seigneur, de vos discours frappée,  
Plus que jamais mon ame est de vous occupée.  
D'un projet dangereux, loin de moi médité,  
Je ne desire point percer l'obscurité ;  
Mais sauvez à mon cœur une crainte nouvelle.  
Dieu juste, ayez pitié d'une faible mortelle !  
Ah ! c'est trop m'accabler, si, dans ce jour affreux,  
Au lieu d'une victime, il m'en faut pleurer deux.



CARLOMAN.

D'Agilulfe, de vous, de la France enchaînée,  
Où, madame, je puis changer la destinée.  
Je n'ai plus qu'à vouloir : tout est prêt ; l'on m'attend.

HERMENGARDE.

Eh bien !

CARLOMAN.

Charle fut roi ; dans le cloître il descend.

HERMENGARDE.

Qui donc règne à sa place ?

CARLOMAN.

Où rebelle ou parjure :

De l'état où je suis c'est l'affreuse peinture.

Charle est-il détrôné ? rebelle, je vous sers ;

Si je reste sujet, parjure, je vous perds.

HERMENGARDE.

J'ai peine à revenir de l'étrange surprise

Où me jette, seigneur, une telle entreprise ;

Et, quand vous m'assurez que nos maux vont finir,

Mon cœur à cet espoir refuse de s'ouvrir.

Ah ! loin de moi pourtant l'injurieuse idée

Que, par de faux avis légèrement guidée,

Votre ame, sur la foi de son ressentiment,

A des illusions se livre aveuglement.

J'y consens, tout est vrai, tout me semble possible :

Ne plus avoir à craindre un tyran inflexible ;

Aujourd'hui dans le cloître et demain triomphant,

Voir mon père adoré sauvé par mon amant ;

Moi-même, à vos côtés, assise sur le trône ;

De la France, avec vous, partager la couronne :



Du sort que me réserve un tendre protecteur,  
Tel s'offre à mon esprit le tableau séducteur.  
D'où vient qu'à cette image, insensible et glacée,  
Je frémis, malgré moi, d'en souiller ma pensée?  
Moi, fille d'un proscrit, et dont le seul regret  
Est que mon père, hélas! n'en ait pas assez fait;  
Moi qui, pour le venger, oubliant ma faiblesse,  
Voudrais de vos guerriers passer la hardiesse;  
Contre Charle, avec eux, marcher au lieu de vous,  
Embrâser leur courage et diriger leurs coups.

CARLOMAN.

Je vous entends, madame : il fallait, sans le dire,  
Défendre votre père et conquérir l'empire.  
Alors, justifié par un succès heureux.....

HERMENGARDE.

Vous vous trompez : bientôt vous me connaîtrez mieux.

CARLOMAN.

J'ai promis, j'ai juré; je serais un perfide.....

HERMENGARDE.

Ah! soyez-le plutôt que d'être parricide.  
Un coupable serment par le ciel est rompu:  
Quand le crime est juré, le parjure est vertu.

CARLOMAN.

Homme sans foi, madame, et prince sans courage.....

HERMENGARDE.

Que la mort du tyran ne soit point votre ouvrage.

CARLOMAN.

Mais si Charle au trépas n'était point condamné.

HERMENGARDE.

La mort est un bienfait pour un roi détrôné.



CARLOMAN.

D'un barbare devoir misérable chimère!  
Ainsi donc, par vertu, vous perdez votre père.

HERMENGARDE.

Malheureux père, hélas ! je vais lui consacrer  
L'instant qui, pour jamais, viendra nous séparer.  
Souffrez que, près de lui, mon devoir me rappelle.  
Puisse aujourd'hui chacun au sien être fidèle !

CARLOMAN.

Quoi ! vous m'abandonnez !

HERMENGARDE.

Prince, exaucez mes vœux ;  
Remplissez mon espoir : adieu, soyez heureux. *(Elle sort.)*

CARLOMAN.

Pour me faire souffrir tous les tourmens ensemble ;  
Dans mon cœur déchiré l'enfer entier s'assemble.  
Quel bonheur !

SCÈNE II.

CARLOMAN, ANGILBERT.

ANGILBERT.

CARLOMAN, voulez-vous m'écouter ?

CARLOMAN.

Je ne veux rien de vous.

ANGILBERT.

Prêt à vous irriter,  
Pourquoi donc fuyez-vous l'aspect de votre frère ?  
Pourquoi, dans vos regards, cette sombre colère ?



CARLOMAN.

Allez, vil courtisan du plus cruel des rois;  
D'un frère et d'un ami n'invoquez plus les droits:  
Ces titres usurpés, Carloman les dénie.

ANGILBERT.

Bientôt votre fureur par le remord punie,  
Et la paix succédant à vos transports jaloux;  
Me suffiront, ingrat, pour me venger de vous.

CARLOMAN.

Ingrat!..... Que parle-t-il de remords, de vengeance?

ANGILBERT.

Sur ce front pâlisant je vois qu'elle commence.

CARLOMAN.

Ah! c'est pousser trop loin un insolent discours!

ANGILBERT.

Oui, d'une audace feinte empruntez le secours;  
Essayez, Carloman, de cacher à ma vue  
Ces mouvemens soudains, cette horreur imprévue,  
Supplice anticipé, signes des grands forfaits,  
Qui du front des pervers ne s'effacent jamais.  
Non, non, tu te repens; et ton ame encor neuve,  
Prête à se dévoiler, succombe à cette épreuve.  
Je connais tes chagrins, je les plains, je les sens.  
Ah! combien de l'amour les liens sont puissans!  
Qu'à ses premiers transports un cœur tendre est sensible!  
Et, pour les surmonter, que l'effort est pénible!

CARLOMAN.

Déchirant!

ANGILBERT.

Qu'à regret on renonce à l'espoir  
De partager, un jour, le souverain pouvoir  
Avec le doux objet qui charme notre vie!



CARLOMAN.

Et, sous un joug fatal, quand l'ame est asservie!  
Quand un père absolu, par son injuste choix,  
Efface votre nom de la liste des rois,  
Vous détrône en naissant, laisse pour héritage  
A vous, à vos neveux, les fers de l'esclavage!

ANGILBERT.

Du destin qui t'opprime avec toi je gémis;  
Mais je n'imite point ces perfides amis  
Dont la noire pensée, en une ame ingénue;  
Pénétrant avec art, doucement s'insinue,  
L'aigrit en la flattant, l'enflâme par degrés,  
Et la pousse au mépris des nœuds les plus sacrés.  
As-tu de tels amis? se sont-ils rendus maîtres  
De ta faible raison? Abandonne ces traîtres.

CARLOMAN.

Quoi! vous soupçonneriez.....

ANGILBERT.

J'observe tout.

CARLOMAN.

Eh bien!

ANGILBERT.

Mon esprit éclairé ne doute plus de rien.

CARLOMAN.

Ainsi, vous êtes sûr?.....

ANGILBERT.

Je le suis.

CARLOMAN.

Ces perfides

Qui voudraient m'égarer et se sont faits mes guides,  
Qui sont-ils?



ANGILBERT.

Tu le sais.

CARLOMAN.

Vous l'osez affirmer.

Pour moi, je cherche en vain.....

ANGILBERT.

Tu n'oses les nommer.

Sois tranquille, Angilbert respecte ton silence.

Il ne vient point ici forcer ta confiance.

De tes dédains passés son amitié t'absout;

Mais son œil fraternel te poursuivra partout:

Sans craindre désormais ni fureurs ni menaces;

Oui, partout, Carloman, je serai sur tes traces.

Et quelqu'asile obscur qui puisse te cacher,

Je saurai le connaître, et j'irai l'y chercher.

CARLOMAN,

L'asile obscur!

ANGILBERT.

Ce mot, échappé de ma bouche,

Pourquoi le répéter avec cet air farouche?

T'aurait-il rappelé quelqu'affreux souvenir?

CARLOMAN.

Non.

ANGILBERT.

Te présage-t-il un sinistre avenir?

CARLOMAN.

Éloigne-toi.

ANGILBERT.

Mon frère!

CARLOMAN.

Encore?



ANGILBERT.

Ta jeunesse,

Tes malheurs ont, d'avance, excusé ta faiblesse.

L'instant du repentir n'est point passé pour toi :

Sa voix parle à ton cœur ; il suffit.

CARLOMAN.

Laisse-moi.

Ce cœur, tu l'as blessé d'une atteinte mortelle.

Ah ! par pitié, finis une épreuve cruelle.

Je n'y résiste plus.

ANGILBERT.

Viens au milieu de nous ;

Retourne chez les tiens ; il leur serait si doux

De partager ta peine et d'essuyer tes larmes !

Ah ! qu'en les revoyant tu calmerais d'alarmes !

Là sont tes vrais amis : leurs bras te sont ouverts :

Viens du sort avec nous oublier les revers.

CARLOMAN.

Si j'en étais certain..... Embrasse-moi, mon frère.

ANGILBERT.

Ton père aussi t'attend.

CARLOMAN.

Tu t'abuses. Mon père !

Hélas ! je n'en ai point.

ANGILBERT.

O trop cruelle erreur !

CARLOMAN.

Charle me déshérite ; et je lui fais horreur.

ANGILBERT.

De sa sévérité Charle gémit lui-même ;

Il déplore en secret ton infortune extrême.



Te le dirai-je enfin ? pour la première fois,  
Mes yeux ont vu pleurer le plus sage des rois.

CARLOMAN.

Tes yeux ont vu couler les pleurs de l'heureux Charle !  
Prends-y garde, Angilbert : c'est à moi que tu parles,  
A moi, fils d'Himiltrude. Et quand il se livrait  
A de si noirs chagrins.....

ANGILBERT.

C'est sur toi qu'il pleurait.

CARLOMAN.

Voudrais-tu me tromper ?

ANGILBERT.

M'en crois-tu donc capable ?

CARLOMAN.

Non ; mais il se pourrait..... Ce dernier coup m'accable.  
Ah ! de grâce, un moment, laisse-moi respirer ;  
J'ai besoin d'être seul.

ANGILBERT.

Je vais me retirer.

Le jour baisse : avant l'heure où le conseil s'assemble,  
Près du roi qui t'attend nous nous rendrons ensemble.

CARLOMAN.

Que dis-tu ? le conseil ! pourquoi s'assemble-t-il ?  
Craindrait-on, pour l'état, quelque nouveau péril ?

ANGILBERT.

Tu viendras, Carloman ?

CARLOMAN

Oui, j'irai, je le jure.



SCÈNE III.

CARLOMAN *seul.*

**T**OUT s'arme autour de moi pour venger la nature.  
 Tout semble, en me voyant, pressentir mon forfait.  
 Un perfide peut-être a trahi mon secret.  
 Quel est-il?..... malheureux, toi seul es ce perfide :  
 Ton accent, ton maintien, ton regard homicide,  
 Sans doute ont dévoilé ton ame à tous les yeux.  
 J'entends quelqu'un ; fuyons, fuyons loin de ces lieux.

SCÈNE IV.

CARLOMAN, HASTRADE.

HASTRADE.

**E**NFIN, seigneur, je puis.....

CARLOMAN.

Adieu.

HASTRADE.

Je vais vous suivre.

CARLOMAN.

Non, adieu pour jamais.

SCÈNE V.

HASTRADE *seul.*

**A**UX assauts qu'il me livre,  
 Aux peines qu'il me faut endurer chaque jour,  
 Rien ne peut être égal, si ce n'est mon amour.  
 Je saurai triompher de ce nouveau caprice.  
 S'arrêter, c'est fléchir au bord d'un précipice,



S'opposer à l'essor après l'avoir donné,  
 D'un dessein tantôt pris, tantôt abandonné,  
 Laisser imprudemment flotter l'incertitude;  
 C'est entre ses amis semer l'inquiétude,  
 De l'ennemi commun avertir le soupçon,  
 Alarmer la faiblesse, ourdir la trahison.  
 Je veux que mon destin aujourd'hui s'accomplisse :  
 Le doute me tourmente ; il est tems qu'il finisse.  
 Si Carloman s'obstine à braver mes efforts,  
 Je sais un sûr moyen de vaincre ses remords.

## SCÈNE VI.

HASTRADE, YSAMBART, RODOLPHE, PALADINS,

RODOLPHE.

**H**ASTRADE, on nous trahit : le champ de Mars s'assemble ;  
 Carloman consterné fuit devant nous et tremble ;  
 Et ce prince, oubliant que nous avons sa foi,  
 Sur les pas d'Angilbert vient d'entrer chez le roi.  
 D'un mouvement confus de surprise et de crainte  
 Tous vos amis, seigneur, ont ressenti l'atteinte.  
 Ils tournent vers le ciel leurs regards interdits,  
 Et la sombre terreur glace tous les esprits.

HASTRADE.

Ysambart se tait.

YSAMBART.

Oui, j'admire en silence  
 De tous ces conjurés l'intrépide assurance.  
 Par le moindre revers ils semblent abattus ;  
 Et ce n'est, après tout, qu'un ennemi de plus.

HASTRADE.

Un ennemi ! jamais Carloman ne peut l'être.  
 Cette nuit, Ysambart, il se fera connaître.



Le conseil, dites-vous, dans le temple des lois,  
Se rassemble aujourd'hui pour la troisième fois ?  
Avec nous, il est tems que Carloman revienne.  
Qu'en ces lieux retirés Rodolphe nous l'amène.  
Charle fût-il présent, avertissez mon fils.  
S'il vous méconnaissait, s'il restait indécis ;  
Opposez la constance à son incertitude :  
Parlez au nom de tous, d'Hastrade, d'Himiltrude.  
J'aperçois Hermengarde ; elle vient à propos :  
Dites qu'elle l'attend.

(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE VII.

HERMENGARDE, HASTRADE, YSAMBART, PALADINS.

HERMENGARDE.

VOILA donc ces héros,  
Cet illustre sénat, des Francs l'unique asile,  
Qui s'est fait d'un tyran l'interprète docile ;  
Ce tribunal suprême, esclave complaisant,  
Qui sait, au gré des rois, punir en pardonnant !  
Ah ! de votre pitié la faveur est trop chère ;  
Paladins, gardez-la pour d'autres que mon père.  
Plutôt que de descendre, il mourra, s'il le faut ;  
Pour nous le déshonneur est pis que l'échafaud.

HASTRADE.

Demain nous pourrons dire à l'Europe outragée :  
Les Francs n'ont plus de maître, et l'Europe est vengée.

HERMENGARDE.

Vous ? que savez-vous faire, éternels conjurés ?  
Un tyran, des vassaux, des fils dénaturés,



Ce qu'enfantent toujours les rêves politiques,  
Des désastres réels, des projets chimériques.

HASTRADE.

Madame.....

HERMENGARDE.

Je sais tout : Carloman m'a tout dit.

HASTRADE.

Vous m'expliquez enfin ce changement subit,  
Ce trouble passager et ce secret murmure,  
Qu'il appelle remords et cri de la nature.  
Malgré vous, Hermengarde, il sera notre roi.

HERMENGARDE.

Non, non. En me perdant, il est digne de moi.  
Il saura se dompter, et sa noble colère  
Dans l'ennemi commun respectera son père.  
Etrangers et Français, contre Charle aujourd'hui,  
Tous peuvent conspirer, oui, tous, excepté lui.  
Quoi! parmi ces guerriers élevés près du trône,  
Carloman a-t-il seul mérité la couronne?  
Ou, pour prendre sa place au rang des souverains,  
Du plus grand des forfaits doit-il souiller ses mains?  
Pour le repos du monde il faut que Charle meure,  
Je le sais; je voudrais hâter sa dernière heure!  
Être l'unique auteur d'un si noble dessein,  
Aiguiser le poignard, et lui percer le sein.  
Que ne m'accordez-vous cette grâce dernière!  
Allez, ne craignez rien d'une main étrangère.  
Le parricide impie ou le sujet sans foi  
Tremble, près d'immoler ou son père ou son roi.  
Mais, pour sauver le sien, une fille chérie  
Peut aller, sans remords, jusqu'à la barbarie.



Tout devient légitime à sa juste fureur,  
Et, tout faible qu'il est, son bras libérateur;  
Du céleste courroux ministre inexorable,  
Son bras va, sans pitié, droit au cœur du coupable;

YSAMBART.

Ah! que de vains discours pour frapper un tyran!  
Qu'il tombe; et le succès absoudra Carloman,

HASTRADE.

Laissons la voix du sang domter la multitude:  
Il est d'autres devoirs pour le fils d'Himiltrude,  
Ah! si, pour un mortel qui lui fut si fatal,  
Il se croit entraîné par l'amour filial,  
Quels transports de tendresse et de reconnaissance  
De mes soins paternels vont payer la constance,  
Quand, monté sur ce trône où ma main l'aura mis.....  
Je le vois; il revient au sein de ses amis.

HERMENGARDE.

Il revient! Demeurons; et puisse ma présence  
De la vertu sur lui décider la puissance!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CARLOMAN, RODOLPHE.

HASTRADE.

Au nom de vos amis, je n'ose dire au mien,  
Seigneur, je vous demande un dernier entretien.

CARLOMAN.

Je vous écoute, Hastrade.

HASTRADE.

Oubliez-vous l'injure  
Que fait à votre mère un monarque parjure?



CARLOMAN.

Cessez de m'en parler.

HASTRADE.

Oubliez-vous ce lieu

Que les mains de Pepin consacrèrent à dieu,  
Et dont la sombre enceinte, aux portes de la ville,  
Aujourd'hui, Carloman, nous a servi d'asile?

CARLOMAN.

Non.

HASTRADE.

La foi qu'à l'autel vous reçûtes de nous;  
Serment contre serment, prince, l'oubliez-vous?

CARLOMAN.

Je me souviens de tout.

HASTRADE.

Aux sauveurs de la France

J'avais, pour cette nuit, promis votre assistance;  
Et, lorsqu'il faut agir, vous semblez balancer!  
Que vais-je donc leur dire?

CARLOMAN.

Il faut leur annoncer

Que, si d'être leur chef j'eus la fatale envie,  
Ce désir criminel a condamné ma vie  
Aux tourmens du remord sans cesse renaissans,  
Des fils dénaturés trop justes châtimens.  
Dites-leur qu'un seul vœu gouverne ma pensée:  
C'est que de leurs desseins la mémoire effacée  
Rende bientôt au roi les cœurs qu'il a perdus,  
Et que l'ambition fasse place aux vertus.

HASTRADE.

D'un langage nouveau souffrez que je m'étonne.  
Qu'aux sentimens d'un fils Carloman s'abandonne;



Loïn d'en être alarmé, mon cœur en est ravi :  
Pour calmer vos terreurs un mot aurait suffi.

CARLOMAN.

Un mot ! voilà, seigneur, un étrange mystère !  
Pour le chasser du trône, un fils contre son père  
Armera donc son bras, et du remord vengeur  
Sentira, d'un seul mot, périr le ver rongeur !

HASTRADE.

Pourquoi vous fatiguer d'un discours inutile ?  
Devenu tout-à-coup sujet tendre et docile,  
Vous tenez moins encor le langage d'un fils,  
Que celui d'un esclave à son maître soumis.  
Quel changement soudain en votre destinée  
S'est donc fait dans le cours d'une seule journée ?  
Charle contre Himiltrude abjure-t-il sa loi ?  
Êtes-vous chevalier, et vous a-t-il fait roi ?  
D'Agilulfe et des siens la grâce est-elle entière ?  
A-t-on déjà rendu ses ducs à la Bavière ?  
D'Hermengarde le sort n'est-il plus incertain ?  
Et vous est-il permis d'aspirer à sa main ?

CARLOMAN.

Hélas ! rien n'est changé ; mais sa vertu rigide  
Repousse, avec horreur, la main d'un parricide.

HASTRADE.

Vous ne le serez point.

CARLOMAN.

Ah ! quelque soit le sort  
D'un monarque, d'un père : ou le cloître ou la mort,  
Nos neveux pâliront au nom du fils rebelle  
Dont on aura couvert la tête criminelle  
Du bandeau révérent qui ceint le front des rois,



HASTRADE.

Il est tems d'étouffer cette importune voix  
Qui trompe votre cœur, et l'égare, et l'afflige,

CARLOMAN.

Elle revient toujours.

HASTRADE.

Ce n'est qu'un vain prestige.  
Vous voyez un fantôme, et quand vous l'embrassez,  
La nature gémit : vous la méconnaissez.

CARLOMAN.

Hastrade !

HASTRADE.

Il faut parler : cet instant met un terme  
Au terrible secret que mon ame renferme.

CARLOMAN.

Vous me faites frémir.

HASTRADE.

Tes doutes, nos dangers,  
La contrainte qui pèse à des esprits légers,  
Un parti trop nombreux, le moment favorable,  
Et des événemens la force inévitable,  
Tout me fait déchirer le voile ambitieux  
Dont, jusqu'ici, ma main avait couvert tes yeux.  
Charle n'est point ton père.

CARLOMAN.

Avec trop peu d'adresse,  
C'est à la fausseté joindre la hardiesse ;  
Je vous en dois le prix, et je cours de ce pas.....

HASTRADE.

Où vas-tu, malheureux ?

CARLOMAN.

Dans peu, tu recevras  
De ta fidélité le glorieux salaire.



HASTRADE.

Va donc, jeune insensé, va dénoncer ton père.

CARLOMAN.

Vous, mon père!

HASTRADE.

La main qui traça cet écrit

Te fut-elle connue?

CARLOMAN.

Himiltrude.....

HASTRADE.

Il suffit.

Aux portes du tombeau lentement entraînée,  
Pour un ingrat époux ta mère infortunée  
Brûlait encor des feux d'un amour mal éteint,  
Et d'un fatal remord sentit son cœur atteint.  
Elle écrivit ces mots de sa main défaillante.  
A présent, tu peux lire.

CARLOMAN *lit.*

« Himiltrude expirante,

» Au roi Charle. --- Je vais paraître devant dieu;

» Je cède au repentir : c'est mon dernier adieu.

» Votre fils Carloman mourut dès sa naissance.

» Son trépas m'ôtait l'espérance

» De ressaisir, un jour, ma place auprès de vous.

» Hélas! j'osai mettre à la sienne

» Le fils d'Hasttrade. Avant que ce mot vous parvienne,

» Dieu seul sera juge entre nous. »

HASTRADE.

La mort suivit de près ce repentir funeste.

L'écrit entre mes mains..... Tu devines le reste.

CARLOMAN.

Où, tout est expliqué.



HASTRADÉ.

Ton regard fuit le mien.  
Tu sèmes confondu; tu ne me réponds rien.

CARLOMAN.

Attendez : je ne puis..... le trouble, la surprise,  
Une sorte d'effroi.....

HASTRADÉ.

Dans ton ame indécisé  
Peut-être que l'orgueil combat la voix du sang.  
Tu te crois avili, déchu de ce haut rang  
Que voulut t'assurer mon heureuse imposture.  
Tu n'oses de son zèle absoudre la nature.

CARLOMAN.

Mon père, ( puisqu'enfin ce titre vous est dû, )  
Je ne regrette point le rang que j'ai perdu.  
Plus j'en suis éloigné, plus il me semble proche.  
Ne craignez, de ma part, ni plainte, ni reproche,  
Ni ces cruels retours d'un cœur mal affermi,  
Qui m'ont fait, tant de fois, outrager mon ami.  
Hélas ! de quels chagrins mon fongueux caractère,  
Mes indignes soupçons ont abreuvé mon père !  
Combien je fus ingrat, et sans pitié pour vous !  
Oubliez le passé : je tombe à vos genoux.

HASTRADÉ.

Non, viens sur mon cœur : ton amitié s'abuse ;  
Entre nous deux, mon fils, nul n'a besoin d'excuse.  
J'ai dû, jusqu'à présent, prolonger ton erreur ;  
Et, pour moi, ses effets ont eu quelque douceur.  
Dis, tu ne frémis plus.

CARLOMAN.

Ah ! je sens, au contraire,  
Naître, au fond de mon cœur, un calme salataire.



Je n'ai plus de remords. Charle, il m'est donc permis  
D'être le plus ardent de tous tes ennemis.  
Je puis donc à l'amour être toujours fidèle,  
Protéger Hermengarde, et combattre pour elle.  
Je puis enfin me rendre au vœu des paladins;  
Renverser, avec eux, la maison des Pepins;  
Moi-même devenir l'artisan de ma gloire,  
Et d'un honteux oubli préserver ma mémoire.  
Quand du fils de Martel les Français ont fait choix,  
Ses ayeux étaient-ils issus du sang des rois?  
Respirez donc en paix sous notre sauve-garde,  
Vos malheurs vont cesser, généreuse Hermengarde.  
Vous dire qui je suis, c'est vaincre vos refus,  
Et de votre ennemi le fils n'existe plus.

HERMENGARDE.

Fils d'Hastrade, j'attends qu'on ait vengé mon père:  
Ne craignez point, alors, que mon cœur délibère.  
Ou chevalier, ou prince, ou sur le trône assis,  
D'un succès glorieux ma main sera le prix.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

CARLOMAN, HASTRADE, ANGILBERT, RODOLPHE,  
PALADINS.

CARLOMAN.

ALLONS au champ de Mars.

UNE VOIX.

Carloman!

CARLOMAN.

Qui m'appelle?



ANGILBERT, (*paraissant.*)

Carloman !

CARLOMAN.

Que veux-tu ?

ANGILBERT, (*lui saisissant le bras.*)

Viens.

CARLOMAN.

Imprudent !

ANGILBERT.

Rebelle !

CARLOMAN.

Fuis :

ANGILBERT.

Viens.

CARLOMAN.

Fuis : c'est la mort qu'ici tu viens chercher.

ANGILBERT.

Seul à tes faux amis je saurai t'arracher.

YSAMBART.

Le voilà, du tyran ce confident intime,

RODOLPHE.

Qu'il meure !

HASTRADE.

Il sera donc ma première victime.

CARLOMAN, (*retenant Hastrade.*)

Mon père !

HASTRADE.

Il périra.

ANGILBERT, (*tirant l'épée.*)

Traîtres, approchez tous.



CARLOMAN.

Mon père! paladins! hélas! que faites-vous?  
Il était mon ami; je l'appelais mon frère;  
Il savait du tyran apaiser la colère;  
Il redonnait le calme à mes sens égarés:  
Qu'il vive! sur mon cœur il a des droits sacrés.  
Sors vite, Angilbert.

ANGILBERT.

Seul?

CARLOMAN.

Hâte-toi.

HASTRADE.

Sors, ou tremble.

ANGILBERT, (*à Carloman.*)

Je l'ai promis au roi : nous sortirons ensemble.

CARLOMAN.

Inutiles efforts!

ANGILBERT.

Reviens; ton père est là.

CARLOMAN.

Mort au fils de Pepin! Mon père, le voilà!

ANGILBERT.

Eh bien! au champ de Mars votre roi va se rendre:

HASTRADE.

Nous y sommes : les Francs ne se font point attendre.

ANGILBERT, (*à Carloman.*)

Adieu donc; je te laisse au sein des trahisons.

Tu perds ton seul ami.

CARLOMAN.

Nous nous retrouverons.

(*Ils sortent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



## ACTE V.

*La scène se passe dans l'appartement d'Hermengarde. Le théâtre représente une salle faiblement éclairée par une lampe nocturne.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

HERMENGARDE *seule.*

Où ! d'un jour malheureux que la nuit est cruelle !  
A la douleur succède une douleur nouvelle.  
Je succombe affaissée , et le sommeil me fuit :  
Un songe épouvantable , en veillant , me poursuit.  
De l'invincible roi la sinistre pensée ,  
Présente à mon esprit , n'en peut être effacée.  
Sous le fer meurtrier je le vois triomphant :  
Le courroux est empreint sur son front menaçant.  
Épargnez-moi l'horreur d'un coup aussi funeste ,  
Ou de mes tristes jours , ô dieu , prenez le reste.  
A mes gémissemens , hélas ! rien ne répond.  
Partout , dans ce palais , quel silence profond !  
Qui peut des paladins enchaîner le courage ?  
Ce calme est-il vraiment précurseur d'un orage ?  
Par l'attente abusée , en proie à ses tourmens ,  
Peut-être sur mes maux j'ai mesuré le tems.  
Quelqu'un vient ; c'est Emma : que va-t-elle me dire ?



SCÈNE II.

HERMENGARDE, EMMA.

HERMENGARDE.

**D**IEU! quel trouble! sa voix sur ses lèvres expire.

EMMA.

Ah! madame, j'accours, et mon cœur oppressé..

HERMENGARDE.

Parle : que dois-je craindre? et que s'est-il passé?  
 Charle.....

EMMA.

Il règne toujours.

HERMENGARDE.

Carloman.....

EMMA.

Est perdu.

HERMENGARDE.

Le conseil.....

EMMA.

Est sans chefs, dispersé, confondu.

HERMENGARDE.

Quoi! Rodolphe, Ysambart, Hastradel!..... O providence,  
 Que tu m'as vendu cher un rayon d'espérance!  
 Allons, découvre-moi l'horrible vérité:  
 Emma, tu peux tout dire, et le coup est porté.

EMMA.

Avant que du conseil Charle r'ouvrit les portes,  
 Les paladins épars regagnaient leurs cohortes;



Sans voir de quels périls ils étaient menacés,  
Pour mieux se réunir, ils s'étaient dispersés.  
Toujours fidèle au roi, toujours inébranlable,  
Angilbert a saisi ce moment favorable :  
Ses soldats peu nombreux, avec art répartis,  
Ne s'attachant qu'aux chefs, les ont tous investis.  
Carloman et Rodolphe, au sein de la nuit sombre,  
Tombent, en combattant, accablés sous le nombre.  
Plus adroit ou plus fort, Ysambart disparaît,  
Et parmi ses guerriers trouve un asile prêt.  
Angilbert suit Hastrade; il l'attaque lui-même :  
Leur choc est effrayant; leur fureur est extrême :  
Le combat est si long qu'il éteint leur ardeur,  
Et, près de succomber, Angilbert est vainqueur.  
Tout fier de son triomphe, et d'une ame contente,  
Il traîne au champ de Mars sa victime expirante.  
Déjà les paladins remplissent le conseil ;  
Du monarque déjà le pompeux appareil,  
De quelques vieux guerriers le front calme et sévère,  
Et des pâles flambeaux la lueur funéraire,  
Et l'absence des chefs, et le trône, et le roi,  
Parmi les conjurés ont répandu l'effroi.  
D'Hastrade tout sanglant le spectacle funeste,  
Le récit d'Angilbert ont bientôt fait le reste.  
Charle voit le sénat à ses pieds prosterné :  
Il semble, d'un regard, avoir tout enchaîné.

## HERMENGARDE.

D'un terrible mortel ineffable puissance,  
Tu ne jouiras point de mon obéissance.  
Ta voix commanderait à l'aveugle univers ;  
A tous les potentats tu donnerais des fers,  
Que moi seule, fidèle à la cause commune,  
Je resterais debout pour braver ta fortune.



Et toi, cher Carloman, en ce funeste jour,  
Tu ne perds que la vie, et non pas mon amour.  
Tout vaincu que tu sois, tu ne meurs pas sans gloire:  
Mon ame avec orgueil s'unit à ta mémoire.  
Aux grands cœurs, après tout, qu'importe le succès?

EMMA.

Vous ne veillez pas seule en ce triste palais,  
Madame, près d'ici quelqu'un s'est fait entendre;  
Et d'un certain effroi je ne puis me défendre.

HERMENGARDE.

Le bruit redouble, Emma.

EMMA.

Juste ciel!

HERMENGARDE.

Fais entrer.

SCÈNE III.

CARLOMAN, HERMENGARDE, EMMA.

HERMENGARDE.

C'EST Carloman! la mort n'a pu nous séparer.  
Va, je ne tremble point; approche, ombre chérie:  
Que ta voix parle encore à mon ame attendrie.

CARLOMAN.

Un faux bruit, Hermengarde, a devancé mes pas.  
Non, je ne reviens point des portes du trépas.

EMMA.

O prodige!

HERMENGARDE.

Silence! il y va de sa vie.

Autour de nous, Emma, veille, je t'en convie.



## SCÈNE IV.

CARLOMAN, HERMENGARDE.

*(Ils parlent à mi-voix.)*

HERMENGARDE.

**J**e le vois; je l'entends : le ciel me l'a rendu.

CARLOMAN.

Charle dort : sur sa tête un glaive est suspendu.  
La vengeance est debout, et le tyran sommeille;  
Il dort : à ses côtés c'est Carloman qui veille.

HERMENGARDE.

Quoi! vous avez pu seul échapper à la mort!

CARLOMAN.

Pour me sauver, hélas! tout m'a semblé d'accord.

HERMENGARDE.

Est-il vrai qu'Angilbert ait vaincu votre père?  
Est-il vrai que Rodolphe ait mordu la poussière?  
Et que vos paladins, lâchement effrayés,  
Pour fléchir le tyran soient tombés à ses pieds?

CARLOMAN.

Hastrade est dans les fers, et Rodolphe sans vie,  
Sur lui des assassins la colère assouvie  
Contre moi, de concert, a suspendu son cours,  
Et, malgré ma fureur, a respecté mes jours.  
Resté seul, la pitié vers Rodolphe m'attire;  
Mais je lui parle en vain : dans mes bras il expire.  
Je perdais tout espoir, et j'errais au hasard,  
Quand le ciel sur mes pas a conduit Ysambart.



Sa voix a dans mon sein ranimé l'espérance.  
 Nos guerriers près de lui ralliés en silence,  
 Retrouvant leur courage, et plus forts que jamais,  
 Marchent pour investir Charle dans son palais.  
 Les gardes sont à nous; la troupe est introduite:  
 J'ai laissé pour vous voir Ysambart et sa suite.

HERMENGARDE.

Où sont-ils?

CARLOMAN.

Près d'ici.

HERMENGARDE.

Quelle main va frapper?

CARLOMAN.

La mienné.

HERMENGARDE.

Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper?

CARLOMAN.

Je ne confierai point entre les mains d'un autre  
 Le soin de délivrer et mon père et le vôtre.

HERMENGARDE.

Je pressens des malheurs. Écoute, Carloman:  
 Cet ennemi cruel, ce monstre, ce tyran,  
 Aujourd'hui même encor tu le nommais ton père:  
 Crois-tu qu'une terreur soudaine, involontaire,  
 Maîtresse de tes sens, ne les glacera pas?

CARLOMAN.

Non.

HERMENGARDE.

Tout serait perdu.

CARLOMAN.

Je réponds de mon bras.



CHARLEMAGNE.

HERMENGARDE.

Crois-tu que les remords.....?

CARLOMAN.

Je n'en suis plus l'esclave.

HERMENGARDE.

Tel sait donner la mort et l'affronter en brave,  
Qui pâlit à l'aspect de son fier ennemi  
Seul, nud et désarmé, sur l'abyme endormi.

CARLOMAN.

Je ne le verrai pas : la nuit, d'un voile sombre.....

HERMENGARDE.

Va, ton bras incertain s'égarrera dans l'ombre.

CARLOMAN.

Deux guides assurés marcheront devant moi,  
La vengeance et l'amour.

HERMENGARDE.

Oui, l'amour : devant toi

Je veux marcher aussi.

CARLOMAN.

Quel délire est le vôtre!

HERMENGARDE.

Le fer dans une main, et le flambeau dans l'autre,  
J'éclairerai tes pas jusqu'au lit du tyran.

CARLOMAN.

J'irai seul.

HERMENGARDE.

Qu'as-tu donc ? tu trembles, Carloman.

CARLOMAN.

J'irai seul.



ACTE V, SCÈNE IV.

95

HERMENGARDE.

Conçois-tu le supplice d'attendre ?

CARLOMAN.

Vous, Hermengarde, vous, dont l'âme noble et tendre.....

HERMENGARDE.

Pour sauver ce qu'elle aime une femme ose tout.

CARLOMAN.

Le monde la condamne.

HERMENGARDE.

Et le monde l'absout.

CARLOMAN.

Vous m'aimez ?

HERMENGARDE.

Oui.

CARLOMAN.

Pourquoi douter de mon courage ?

HERMENGARDE.

Ah ! loin de ma pensée un si cruel outrage !

Mais je crains que, tout prêt d'enfoncer le poignard,

Jetant sur la victime un imprudent regard,

Tu ne vois briller sur sa tête sacrée

Du céleste bandeau l'empreinte révéree.

Tu t'écrieras alors, en reculant d'effroi :

« Je ne suis plus son fils : il est toujours mon roi. »

CARLOMAN.

Les droits que je défends sont plus sacrés encore.

HERMENGARDE.

A la voix de celui que partout on adore

Un ange peut quitter le séjour éternel,

Et son souffle divin animer un mortel.



Il en fait un grand homme ; il en fait son image.  
 Dieu bénit ce mortel : c'est son plus bel ouvrage.  
 Si Charle est un grand homme.....

ANGILBERT.

Il l'est, et j'en conviens.

HERMENGARDE.

Crains d'oublier, hélas ! tes affronts et les miens.

CARLOMAN.

Héros, législateur ; reconnu pour un sage ;  
 Il a de l'univers emporté le suffrage.

HERMENGARDE.

Dieu ! tu n'iras point seul.

CARLOMAN.

Le sacrifice est grand ;  
 La gloire en est petite, et l'effort déchirant.

HERMENGARDE.

Non, tu n'iras point seul.

CARLOMAN.

Mais l'issue est certaine.

Recevez-en ma foi : demain vous serez reine.  
 O ma chère Hermengarde, au nom de notre amour,  
 Ne crains plus, en ces lieux, d'attendre mon retour.  
 Plus tard dans les périls je chercherai la gloire :  
 Je ne veux aujourd'hui qu'une utile victoire  
 Où la témérité n'ayant aucune part,  
 Tout se fasse à coup sûr, et rien par le hasard.  
 Crois-moi, l'oïnt du seigneur, le héros, le grand homme,  
 Le sage couronné que partout on renomme,  
 Disparaissent enfin à mes yeux dessillés,  
 Et font place au tyran qui nous a dépouillés.



Dès qu'il est nécessaire, un grand crime est justice :  
Il faut qu'en cet instant l'un de nous deux périsse.  
Je triomphe, s'il meurt; s'il vit, j'ai tout perdu.

HERMENGARDE.

Cours donc.

CARLOMAN

Irai-je seul?

HERMENGARDE.

Oui, tu m'as entendu.

(Il sort et Emma rentre.)

SCÈNE V.

HERMENGARDE, EMMA.

HERMENGARDE.

Ah! je n'en doute plus, il va frapper sans crainte :  
Une fureur tranquille en ses yeux est empreinte.  
Emma, nous y touchons, au terrible moment  
Qui va perdre ou sauver mon père et mon amant.  
Vers le quartier de Charle as-tu prêté l'oreille?  
N'as-tu rien découvert, et crois-tu qu'il sommeille?  
Que disait Ysambart, et que font ses amis?

EMMA.

Sans bruit avec le prince ils sont déjà partis.

HERMENGARDE.

Pense-tu qu'à leur marche ici rien ne s'oppose?

EMMA.

Tout veille contre Charle, et Charle seul repose.



CHARLEMAGNE.

HERMENGARDE.

Va, son ami fidèle, Angilbert ne dort pas;  
 De Carloman peut-être il a compté les pas :  
 Son zèle, son amour n'ont rien qui les égale;  
 Sa vertu m'épouvante et nous sera fatale.  
 Quel murmure confus, Emma, de ce côté ?  
 Cours, vole. Oh ! si déjà le coup était porté !

EMMA.

On n'entend plus rien.

HERMENGARDE.

Rien ! que le ciel me foudroie !

EMMA.

Des cris remplissent l'air.

HERMENGARDE.

Des cris !..... Sont-ils de joie ?

EMMA.

On s'avance vers nous ; on nomme Carloman.

HERMENGARDE.

Et mon père ?

EMMA.

On s'écrie : il n'est plus, le tyran !

HERMENGARDE.

O bonheur !

## SCÈNE VI.

CARLOMAN, HERMENGARDE, EMMA, PALADINS.

CARLOMAN.

**R**ESPIREZ, paladins, ducs et princes ;  
 Vous êtes affranchis, et rois dans vos provinces.  
 Sur ce peuple insolent vos droits sont absolus :  
 Il rentre sous le joug : son protecteur n'est plus.



Des perfides Pepins que la main libérale,  
Pour assurer le trône à leur race fatale,  
Et pour mieux contenir les prélats et les grands;  
Ait prodigué ses dons jusques aux derniers rangs;  
Que, dans l'égalité, leur coupable artifice,  
Pour sapper vos pouvoirs, ait placé la justice;  
Je ne veux point devoir à tant d'indignité  
Ma force, ma grandeur et ma sécurité.

Soyez donc aujourd'hui tout ce qu'étaient vos pères :  
Tranquilles possesseurs des hommes et des terres,  
Régnez sur les Gaulois; je régnerai sur vous :  
Bien loin de m'alarmer, ce partage m'est doux.  
Votre chef aux combats, dans la paix votre arbitre,  
Roi parmi mes égaux! est-il un plus beau titre?  
Et vous, chère Hermengarde, oubliez vos malheurs :  
La fortune est pour nous : séchez enfin vos pleurs,  
Avec moi des Français soyez la souveraine.  
Généreux paladins, vous voyez votre reine.

HERMENGARDE.

Charle n'est plus, dit-on; et mes regards perçans  
Ont beau chercher partout : nos pères sont absens.

CARLOMAN.

Auprès de vous, madame, empressé de me rendre,  
J'avais cru qu'Ysambart se ferait moins attendre.  
C'est à son zèle ardent que j'ai commis le soin.....  
Mais on vient, on approche : Ysambart n'est pas loin.



## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, YSAMBART.

CARLOMAN.

Quoi! seul?

YSAMBERT.

Elle me suit.

CARLOMAN.

Pourquoi ce regard sombre?

YSAMBERT.

Elle me suit.

HERMENGARDE.

Qui donc?

CARLOMAN.

Qui donc? parlez.

YSAMBERT.

Une ombre.

Le croirait-on? des preux, parmi les preux choisis,  
D'horreur, à cet aspect, se sont trouvés saisis.  
Ils se sont laissés prendre à de folles alarmes,  
Et devant un fantôme ils ont jeté leurs armes.

CARLOMAN.

Quel fantôme a donc pu s'attacher à vos pas?

YSAMBERT.

Vous le voyez.



SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, CHARLE, ANGILBERT, DEUX ÉCUYERS  
portant des flambeaux.

(*A la lueur des flambeaux, Charle paraît, suivi d'Angilbert : tous  
deux sont désarmés.*)

HERMENGARDE.

CIEL! Charle!

CHARLE.

Approchez-vous, ingrats.

Préludez à ma mort par vos cris homicides;  
Tournez contre mon sein vos armes parricides.  
A vous fuir votre roi n'est point accoutumé:  
Il se présente à vous, tranquille et désarmé.  
Pourquoi donc retenir cette aveugle furie  
Qui tout à l'heure encore en voulait à ma vie?

CARLOMAN.

Quel prestige insolent!

YSAMBART.

Tout est fini, seigneur.

CARLOMAN.

Et deux fois mon poignard s'est plongé dans son cœur!

ANGILBERT,

Votre bras s'est mépris.

CARLOMAN.

Quelle est donc ma victime?



ANGILBERT. (*Il fait un signe, et l'on apporte un  
brancard couvert d'une draperie.*)

La voilà,

CARLOMAN, (*ôtant la draperie.*)

C'est mon père!

(*Il tombe sans mouvement sur le corps d'Hastrade.*)

HERMENGARDE.

O dieu! (*Elle s'appuie sur Emma.*)

CHARLE.

Quel nouveau crime?

HERMENGARDE, (*à Angilbert.*)

Le mien, qu'en as-tu fait?

ANGILBERT.

En un cloître.....

HERMENGARDE.

Il suffit.

Chère Emma!..... Fils d'Hastrade, Hermengarde te suit.

(*Elle se tue.*)

CHARLE.

Qui donc m'expliquera cet effrayant mystère?  
Fils d'Hastrade!

YSAMBART,

Il n'eut point Himiltrude pour mère.

CHARLE.

Qui vous a révélé cet étrange secret?

YSAMBART.

Cet écrit d'Himiltrude.

CHARLE, (*après avoir lu.*)

Angilbert l'ignorait?



ANGILBERT.

Oui, sire. A la faveur des signes redoutables  
Qu'avaient, pour se connaître, inventés les coupables,  
Quand, sorti du conseil, et caché par la nuit,  
Parmi les conjurés je me suis introduit;  
Quand, informé par eux de leur plan sacrilège,  
J'ai tendu sous leurs pas le plus terrible piège;  
Et, cédant à mes vœux, quand vous avez permis  
Qu'au lieu de vous Hastrade en votre lit fût mis;  
J'ignorais, en prenant une tâche aussi rude,  
Le nom de l'assassin et l'écrit d'Himiltrude.

YSAMBART.

Ici tout me confond, et ma raison s'y perd.  
Le ciel a tout conduit par la main d'Angilbert.  
Enfin, je reconnais sa volonté suprême:  
Qu'on me laisse le soin de me punir moi-même.

CHARLE.

Vivez.

YSAMBART.

Dieu nous condamne.

CHARLE.

Il a puni pour moi.

YSAMBART.

Tu nous pardonnes?

CHARLE.

Oui.

YSAMBART.

Tu l'emportes, grand roi.

Tu triomphes : jamais victoire ni conquête



N'ont, d'un plus beau laurier, ceint ton auguste tête:  
Quoi! devant nous, armé de tes seules vertus,  
Tu ne fais que paraître, et nous sommes vaincus!  
Va, ton sort est de vaincre. A ton heureux empire  
Rien ne peut échapper de tout ce qui respire,  
Ysambart ne sait point être juste à demi,  
Et tu vois à tes pieds ton dernier ennemi.

*(Ysambart et tous les paladins se prosternent.)*

FIN.



